

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

SMILIS

AICARD, JEAN

Drame — 1884

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

L'AMIRAL KERGUEN	185 rép.	MADAME NERVAL	10 rép.
RICHARD	185 rép.	MADAME DE NANCEY	7 rép.
SMILIS	99 rép.	MADAME D'ORIGNY	7 rép.
MARTIN	79 rép.	ALBERT	2 rép.
GEORGES RICHARD	42 rép.	UN OFFICIER DE MARINE	1 rép.
OFFICIER	11 rép.	PREMIER OFFICIER	1 rép.

Personnages muets & suite : LE COMMANDANT RICHARD, MONSIEUR ALBERT NERVAL, UN CAPITAINE DE VAISSEAU, PLUSIEURS OFFICIERS DE MARINE, DIVERS INVITÉS, HOMMES ET FEMMES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE DEUXIÈME	41
ACTE TROISIÈME	61
ACTE QUATRIÈME	94

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Richard, en petite tenue de capitaine de vaisseau, Martin, en petite tenue de second maître.

RICHARD

...Comment ! Il a du monde à sa table ! Et il attend du monde ? À cette heure-ci ?

MARTIN

Oui, ils appellent ça une matinée !

5

RICHARD

C'est que je ne suis pas en tenue, moi.

MARTIN

Au contraire, Commandant...

RICHARD

Oui, c'est juste, l'uniforme est toujours partout bien reçu.

MARTIN

Laissez-moi le prévenir, Commandant.

RICHARD

Non, non, reste. J'entends surtout ne déranger personne ! Reste donc là.¹⁰
Après quinze ans, je saurai attendre un quart d'heure !... Oui, mon
vieux Martin, il y a quinze ans que je n'avais revu la France !... Je dé-
barque... À peine avais-je le pied sur le quai de Toulon, qu'on me pré-
sente un jeune officier... Monsieur Georges Richard... C'était mon ne-
veu !...

15

MARTIN

Ah ! Votre neveu !...

RICHARD

J'arrivais des colonies, lui de Tahiti... J'avais laissé un aspirant : je re-
trouve un lieutenant de vaisseau. Nous causons... Nous nous sommes
plu, et, dans deux jours, il viendra me rejoindre à Paris, où je ne suis ar-
rivé, moi, que de cette nuit... Et voilà la vie du marin !... Tiens, il y a une²⁰
demi-heure, une question de service me retenait encore au ministère, et
bien que je n'aie pas vu l'Amiral depuis quinze ans, bien que je meure
d'envie de l'embrasser, je n'ai pas pu venir une minute plus tôt... Déjà
quinze ans, mon pauvre Martin !

MARTIN

Quinze et deux, dix-sept !

25

RICHARD

Qu'est-ce que c'est ?

MARTIN

L'âge de Smilis.

RICHARD

Smilis ?

MARTIN

Oui, de Mademoiselle Louise ! Mais, voyez-vous, entre nous, nous l'appelons Smilis ; c'est une habitude ; nous ne pourrions pas nous en défaire : on ne se défait pas comme ça d'une habitude quand on veut...
Et puis, moi, d'abord, je ne voudrais pas : ce nom me rappelle tout.

30

RICHARD

Quoi, tout ?

MARTIN

C'est juste, vous ne savez rien.

RICHARD

Je sais depuis longtemps que mon ami Kerguen s'est fait le père d'adoption d'une orpheline, après la mort de sa femme. Il a trouvé cette enfant en Grèce, je crois, dans une île de l'Archipel, que venaient de ravager les Turcs. Sur les ruines d'une maison incendiée, il l'a trouvée pleurante, et l'a prise pour l'amener en France. Est-ce cela ?

35

MARTIN

À peu près... D'abord, elle ne pleurerait pas, voyez-vous.

40

RICHARD

Détail essentiel, en effet !

MARTIN

J'étais là, près du commandant... Nous passions avec un détachement... Nous vîmes cette petite, assise sur des pierres brûlées. Elle attendait que ses parents vinssent la chercher. Ceux-là, ils étaient morts ou enlevés. Elle attendait, la pauvre, en regardant un lézard qui courait par là, ou une mouche qui passait. Et quand elle nous vit approcher, elle se mit à crier : « Smilis ! Smilis ! » de toutes ses forces ; mais elle restait immobile et nous- regardait avec des yeux comme ça.

45

RICHARD

Tu crois la voir encore !

MARTIN

Elle avait une petite calotte d'or sur la tête, et, à peine habillée, - en chemise, quoi ! - Elle montrait sa petite poitrine, ses bras, ses jambes presque nus, et « Smilis ! Smilis ! », voilà comme elle criait, et à tout ce qu'on lui disait ne répondait pas autre chose. Vous comprenez, elle ne savait que le grec !

50

RICHARD

Naturellement !... Elle commençait le grec.

55

MARTIN

Et quand nous approchâmes, - alors, elle eut peur ! Et c'est alors qu'elle pleura.

RICHARD

Ah ! Bon !...

MARTIN

Nous l'emportâmes. Le Commandant la tenait dans ses bras. Nous étions tout le détachement qui suivait. Il avait laissé en France, peu de temps après son mariage, sa jeune femme tout près d'être mère, et il espérait trouver à son retour un petit frère ou une petite soeur pour l'enfant du bon Dieu. 60

RICHARD

Oui, oui, je me souviens.

MARTIN

Et il parlait à la petite, il lui disait : « Ne pleure pas ! ne pleure pas ! Nous trouverons, en arrivant en France, un petit frère ou une petite soeur ! »... Et de voir notre commandant si sévère, et même dur dans le service, parler de la sorte, ça nous remuait les entrailles. À bord, on mit l'enfant dans un hamac, quand elle eut assez pleuré... 65

RICHARD

Elle s'endormit ? 70

MARTIN

Elle s'endormit... Et à son retour en France, le commandant ne fit qu'un saut du bateau chez lui. Je le suivais, avec l'enfant sur mes bras... Ah ! Le pauvre homme ! Il arriva que sa femme était morte, et que son propre enfant, une fille, presque en même temps, était morte. Voilà.

RICHARD

Il y a dans la vie des heures terribles.

75

MARTIN

L'heure terrible, ça fut le soir de ce jour-là, lorsque je mis la petite dans le berceau préparé pour l'autre, et qu'elle répéta les premiers mots de français qu'elle eut appris : « Bonne nuit, mon père ! » Je le regardai ; je vis que son coeur éclatait ; les larmes lui sortirent des yeux, - et il s'appuya sur mon épaule !

80

RICHARD

Mon pauvre Kerguen !

MARTIN

Alors, il se mit à aimer sa petite Smilis, qui eut d'amour une double ration, - sans parler de la mienne, - et ça a duré toujours comme ça. Elle nous a suivis partout, dans tous nos voyages. Elle n'a jamais couché dans un lit, toujours dans un hamac. Ici même, aujourd'hui, elle en a un si joli, en soie, tout bleu et blanc, un vrai berceau de fille d'Amiral !... Voyez-vous, tant qu'elle couche là, elle nous semble encore toute petite, et ça nous fait plaisir. En s'endormant, elle peut se donner du roulis comme à bord d'un bateau, et ça lui plaît .. Et pour moi, je n'ai jamais pu entendre réciter les litanies de la bonne Vierge Marie, sans penser que c'est elle, Smilis, notre petite étoile de la mer.

85

90

RICHARD

Ainsi, elle a dix-sept ans ?

MARTIN

Je le pense, nous le croyons. Selon toute apparence, elle a dix-sept ans.
C'est dommage.

RICHARD

Pourquoi dommage ? Ça te vieillit, mon pauvre Martin ?

95

MARTIN

Oh ! Moi, monsieur, ça me serait égal ; je porte gaillardement ma soixantaine, et je suis comme l'Amiral, solide à la barre. Savez-vous qu'il navigue vers les cinquante-deux, lui ? Comptez plutôt. J'étais au service, qu'il avait onze ans ; nous étions à Brest. Son père, qui nous commandait, - car il a chassé de race, l'homme ! - l'avait amené à bord ;¹⁰⁰ il jouait avec les matelots ; on vous l'avait habillé, par amusement, en matelot, oui, avec la veste, le tricot rayé, la cravate lâche, le chapeau lui-sant, même le petit couteau suspendu par l'anneau à la ceinture... Et ça me faisait suer ! Ça me mettait en colère !

RICHARD

En colère, Martin ? Pourquoi ?

105

MARTIN

Ça me semblait une moquerie pour les vrais matelots, qui ne sont pas toujours heureux !... Et puis, je n'avais pas le coeur à rire : j'avais le mal du pays ; je pensais à mon village, un fameux petit port, plein de bateaux, les jours de mistral...

RICHARD

Comment s'appelle-t-il, ton village ?

110

MARTIN

La Ciotat, là-bas, en Provence... Mais, que disais-je ?... Ah ! Oui, qu'il venait jouer, le gamin, avec les matelots ; ça leur plaisait, mais moi, n'ayant pas le coeur à la gaîté, un 1 eau jour, je vous l'envoyai crâne-ment au diable ! Eh bien ! Le lendemain, après ça, il s'en vint et me dit de sa voix clairette : « Matelot, huit jours de congé ! Va-t'en voir ta ma-
man, et, quand - tu reviendras, tâche, matelot, d'avoir meilleur cou-
rage ! » Et sacré nom d'un !... Bref...¹¹⁵

RICHARD

Je reconnais son coeur ! Il a gardé ce coeur-là !

MARTIN

Bref, il n'avait pas trouvé ça tout seul, mais voici : il avait raconté au père comment je l'avais reçu avec ma politesse ; et son brave homme de
père lui avait expliqué que j'étais neuf dans le métier, triste d'avoir quit-
té mon endroit. Alors, l'enfant avait dit : « Renvoie-le donc à sa mai-
son ! » Et le père lui avait appris ces quatre paroles : « Matelot, huit
jours de congé ; va-t'en voir ta maman ; et quand tu reviendras, tâche,
matelot, d'avoir meilleur courage ! » Et voilà pourquoi l'Amiral me fe-
rait « faire l'arbre droit », comme on dit chez nous !¹²⁰
¹²⁵

RICHARD

La petite aussi, parbleu ?

(Voyant que Richard s'assied.)

MARTIN

Au fond, je ne sais pas lequel des deux m'en ferait faire davantage.
Après ça, on n'a pas besoin de savoir. Et lui, donc, si vous croyez qu'il

commande avec elle ! Ah bien, oui ! il n'y a pas d'Amiral qui tienne !...¹³⁰
Il y a des fois où ça me fait l'effet que nous ressemblons à nos deux gros chiens de terre-neuve. C'est fort comme des loups, ces animaux-là, et quand la petite maîtresse leur dit : « À l'eau ! » Ça se jette net à la mer, pour rapporter quoi ?... des baguettes de cerceau ! Et à quelles fins, je vous le demande ? - Pour une tape sur le museau ! Est-ce que je vous ennuie ?¹³⁵

RICHARD

Je te l'aurais dit ; - mais tu parles bien et tu m'intéresses. Et tu peux continuer, si ton service ne t'appelle pas ailleurs.

MARTIN *(avec importance)*

Oh ! depuis longtemps, mon service a bien changé de figure ; et malgré ma tenue (une vieille habitude, dont je ne veux pas me défaire !) il n'y a plus ici de matelot ni de second-maître depuis longtemps.¹⁴⁰

RICHARD

Et de quel service as-tu été chargé, Martin ?

MARTIN

De l'éducation de Smilis.

RICHARD

Est-ce qu'elle n'est pas achevée ?

MARTIN

À peu près !... Je ne m'en suis pas occupé seul.

¹⁴⁵

RICHARD

Je le pense !

MARTIN

L'Amiral lui a donné d'autres maîtres, et de toutes sortes. Elle danse, elle dessine, elle musique ! Ça fait tout bien ! Une sorcière du bon Dieu !... Dire que ça a été commode, l'éducation, non. Songez donc !... Deux hommes !

150

RICHARD

Vous aviez quelque embarras ?

MARTIN

Nous avons quelque embarras ! Nous disions quelquefois : « Il faudrait une femme », mais nous nous en sommes passés !... Que de soucis, pour cette petite !... Nous avons surtout peur, dans les commencements, de lui donner des airs de petit garçon, de trop l'habituer à la vie de marin pour une fille ; mais nous avons compté sans le diable ! Le diable, c'est elle, qui a changé la question. Au lieu que nous l'ayons élevée trop rude, elle nous a adoucis. Moi, d'abord, je n'ai plus osé jurer comme il m'arrivait. L'Amiral a dit un jour : « La fumée l'ennuie, elle tousse quand on fume. » Alors, adieu le tabac !... Sans compter qu'il aimait l'alchimie...

155

160

RICHARD

La chimie, Martin.

MARTIN

Eh bien ! Oui, l'alchimie. Pour s'occuper de l'enfant, il a laissé tout ça... À bord, les plus mauvais garnements pouvaient se raconter entre eux

des farces un peu fortes... Si on voyait le petit ange du bateau appro-
cher, va te promener ! Le silence prenait tous les mal embouchés
comme un enchantement, et les grosses voix se faisaient douces pour la
petite demoiselle :... « Veut-elle ci ou ça ? » Et quand je vous dis que
nous avons fait son éducation... Ah ! Ah ! Ah ! C'est peut-être elle qui a
fait la nôtre !... Oh ! La canaille !

165

170

RICHARD *(se levant)*

Et vous allez songer, sans doute, à la marier bientôt ?

(Il s'éloigne, puis revient d'un air soupçonneux.)

MARTIN

La marier ?... Ah ! Ça ne me regarde pas... Je vais le prévenir. Alors
vous avez retrouvé votre neveu enseigne de vaisseau ?

RICHARD

Lieutenant, s'il vous plaît, maître Martin, depuis deux mois.

MARTIN

Ah ! Il est lieutenant ? Je ne le connais pas.

175

RICHARD

Je viens de passer un mois avec lui à Toulon ; il est charmant.

MARTIN

Tant pis.

RICHARD

Comment tant pis !

(À part.)

(Il sort.)

MARTIN

J'ai voulu dire : tant mieux ! Voilà, ou je ne suis qu'un âne, l'oncle d'un épouseur... Nous verrons bien.

180

SCÈNE II

RICHARD *(seul)*

Ou je ne suis qu'un sot, ou la jeune reine du logis a pour père et mère deux rudes attendris, qui ne sont pas impatientes de la marier !

SCÈNE III

Richard, L'Amiral.

RICHARD

Kerguen !...

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

L'AMIRAL

Richard !

185

RICHARD

J'avais dit qu'on ne te dérangeât point.

L'AMIRAL

Après quinze ans d'absence tu ferais antichambre !... Chez moi ! Martin a compris comme j'en aurais été fâché Richard. Tu ne m'as donc pas oublié ?

L'AMIRAL

Voilà une question que je ne t'ai pas adressée, moi, mon bon Richard !

190

RICHARD

Tu as raison, on ne peut pas oublier le seul ami de la jeunesse, le premier compagnon d'études et de voyages, le frère d'armes des premiers combats.

L'AMIRAL

Nous avons eu vingt ans ensemble, et, vois-tu, les amitiés nées dans l'âge mûr peuvent être aussi sûres : elles n'ont pas, comme la nôtre, le pouvoir magique d'évoquer tout entière la jeunesse !

195

RICHARD

Te voilà, et j'ai quarante ans de moins.

(Ils s'asseyent sur le canapé à gauche.)

L'AMIRAL

Je recommence la vie ; nous sommes des écoliers, puisque te voilà ! Nous ne nous sommes jamais quittés, nous n'avons pas souffert, nous allons faire de beaux projets d'avenir, puisque te voilà, toi, avec qui hier je jouais aux barres !

200

RICHARD

Ah ! Mon vieux Kerguen !

L'AMIRAL

Ah ! Mon vieux Richard ! Je te vois bonne mine. Quelle santé as-tu ?
Quinze ans de colonies, c'est dur, - Monsieur le Gouverneur !

RICHARD

J'ai porté cela assez bien. Et toi, la santé ?

205

L'AMIRAL

De fer. Pour que je sois malade, il me faut des balles dans le corps, ou
des chutes à me rompre les bras. Mais ta vie, où en est-elle ? Ta vie mo-
rale ? Qu'as-tu fait ? Que vas-tu faire ?...

RICHARD

Je suis seul.

L'AMIRAL

Tu as un neveu !... Un marin comme nous. On en dit beaucoup de bien.

210

RICHARD

Je te le présenterai. Il doit me rejoindre avant trois jours. C'est un bon
esprit, un coeur généreux. Oui, il est charmant, et nous nous entendrons
à merveille, pourvu que je lui obéisse exactement ! Tu connais cela, toi,
l'obéissance passive, hein, Amiral ?

L'AMIRAL (*sérieux*)

... Ah ! Tu as vu Martin ? C'est juste, il t'a reçu !... Il a eu le temps de
causer ! C'est son père aussi, ce brave homme ! 215

RICHARD

Sais-tu que je meurs d'envie de la voir, ta perle d'Orient. Heureux
homme, qui trouves moyen d'enlever de jeunes Grecques au beau mi-
lieu d'une tournée hydrographique !...

L'AMIRAL

Ah ! Mon ami !... Sais-tu ce que j'appris en arrivant en France ? C'est le
même jour, à l'heure même où je recueillais l'orpheline, que ma femme
et mon enfant avaient expiré. Comprends-tu ? 220

RICHARD

Elle les remplace.

L'AMIRAL

Toutes les deux !-Les deux êtres que j'ai perdus, je les revois en elle. À
mesure que l'enfant grandit, il me semble retrouver la jeune femme que
je n'ai pas eu le temps de chérir. Si tu savais ! Quel charme enfantin et 225
virginal ! Quel spectacle, le progrès peu à peu de l'enfant toute petite à
la jeune fille élancée, déjà fière, pas encore coquette !... Mais je vais te
faire envie !...

RICHARD

Va, va toujours ! 230

L'AMIRAL

On l'a baptisée Louise, mais nous l'appelons Smilis, parce que...

RICHARD

Oui, Martin m'a conté cela.

L'AMIRAL

Alors, je passe.

RICHARD *(riant)*

Non, répète...

L'AMIRAL

C'est inutile... En arrivant à bord...

235

RICHARD

Elle pleurerait. Tu la mis dans un hamac ?

L'AMIRAL

Naturellement, (se levant.) Ah ça ! Martin t'a donc tout dit ?

RICHARD *(se levant)*

Et quand elle fut fatiguée de pleurer, elle s'endormit ?

L'AMIRAL

Pas précisément ! Figure-toi : j'avais beau lui dire mille choses, elle n'y entendait rien.

240

RICHARD

Elle n'entendait que le grec !

L'AMIRAL

Pour l'apaiser, il me vint une idée... J'en avais eu une première, qui ne valait rien, celle de lui faire chanter par Martin une chanson de gaillard d'avant, mais il avait une voix de clairon et je dus le faire cesser tout de suite... Alors tu ne devinerais jamais !

245

RICHARD

Voyons !

L'AMIRAL *(gaîment)*

Je fis chercher un livre grec ! Il se trouva qu'un jeune enseigne avait un Homère, et c'est en lisant à la petite vingt vers de l'Iliade, que je parvins à la calmer, puis à l'endormir ! Il faut croire qu'en dépit de mon mauvais accent, elle retrouvait dans les vers antiques quelques-unes des sonorités familières et comme un souvenir de la parole maternelle !

250

RICHARD *(riant avec l'Amiral)*

Ah ! Mon vieux Kerguen !

L'AMIRAL

Eh bien ?

RICHARD

Eh bien ! Je n'ai rien à te dire, mais je te comprends !... Et tu songes sans doute à la marier bientôt ?

255

(Voyant entrer des domestiques qui apportent le café.)

L'AMIRAL

Oh ! Bientôt ! Bientôt !... Tu as déjeuné ? Tu prends du café ? Viens. Mais, voici notre monde... Rien à me dire !... Je suis sûr que tu as des milliers de choses à me dire !... Tiens, voilà Smilis.

SCÈNE IV

*Les mêmes, Smilis, Madame Nerval, Albert Nerval, Madame de Nancey, Madame d'Origny, invités, hommes et femmes, Martin et Domestiques, Plusieurs, circulant,*²⁶⁰

(Smilis s'avance vers l'Amiral, tandis que le groupe des invités demeure au fond.)

L'AMIRAL

Voici, ma chère petite, quelqu'un que tu n'as jamais vu. Devines-tu ? Notre ami ?...

(Se reprenant.)

(Désignant du regard un jeune homme parmi les invités.)

SMILIS

Richard ! Le commandant Richard ! Eh bien ! Je vous ai reconnu, commandant. Voilà longtemps que je vous connais ; il n'y a pas de jour où l'Amiral ne parle de son vieux Richard, et ses récits font vivre vos portraits, qui vous ressemblent. Que je suis heureuse de vous voir ! Resterez-vous longtemps à Paris ? Pourquoi n'étiez-vous pas de notre déjeuner ? - Vous ne savez pas ?... En me parlant de la Grèce, tout le monde s'est amusé à mu taquiner... Monsieur Albert surtout, c'est son habi-

²⁶⁵

tude ! Vous m'auriez défendue, j'espère ? Vous serez toujours de mon
côté, n'est-ce pas, dans nos grandes disputes ? Et vous viendrez souvent,
dites, tous les jours !... Tous les jours ! Vous le promettez ? Quel bon-
heur ! 270

RICHARD

Voilà beaucoup de questions, de quoi m'embrouiller, mon enfant. Et
comment y répondre ? Je m'engage seulement à être toujours votre al-
lié, en toute occasion... C'est un traité. Signons-le. Voulez-vous
m'embrasser, Mademoiselle ? J'en meurs d'envie. 275

(Elle regarde l'Amiral qui lui fait un signe. Elle embrasse Richard.)

SMILIS

Vrai ?... Alors, il fallait commencer par là. Moi, j'avais bien envie aussi,
mais l'Amiral et Martin m'ont toujours dit qu'il ne fallait pas embrasser
les garçons la première... J'attendais !... 280

RICHARD *(à l'Amiral)*

Heureux homme !

(Aux invités qui causent entre eux.)

L'AMIRAL *(à Richard)*

Nous allons fumer... N'est-ce pas, messieurs ?

SMILIS

Et je vais avec vous pour ne pas vous quitter.

L'AMIRAL

Nous ne fumons d'ailleurs ni l'un ni l'autre.

SMILIS

Mais nous ne craignons plus la fumée.

285

(À Albert.)

L'AMIRAL

Si c'est un défaut, elle en a un !... Venez-vous Monsieur ?

(empressé)

ALBERT *(empressé)*

Certainement, Amiral.

MADAME NERVAL

Comment ! Vous aussi, Albert ?

(Richard et Smilis s'éloignent et sortent, suivi de l'Amiral et des hommes.)

ALBERT

Mais oui, ma mère !

SCÈNE V

Madame Nerval, Madame de Nancey, Madame d'Origny, autres dames.

290

MADAME NERVAL

Oh ! Le tabac !... Quelle habitude !

MADAME DE NANCEY

C'est la désunion des ménages et la guerre entre les sexes.

MADAME D'ORIGNY

Tout le mal du siècle vient de là : les hommes fument et les femmes s'ennuient.

MADAME NERVAL

Et dire que le gouvernement protège cela et qu'il en tire un bénéfice !

295

MADAME D'ORIGNY

Mademoiselle Smilis a pris le bon parti. Il ne nous reste qu'à ne pas craindre la fumée.

(À part.)

(Haut.)

MADAME NERVAL

Fil l'horreur ! Si elle devient ma bru, nous referons cette éducation ! Il faut pardonner quelque chose à une fille élevée sans mère. Une mère, tout est là !

300

MADAME DE NANCEY

Rien qu'à sa façon de s'habiller, on voit bien que la mère a manqué.

MADAME D'ORIGNY

Elle a cependant la couturière de tout le monde.

MADAME DE NANCEY

Eh bien ! Voilà ! Il lui manque un certain je ne sais quoi mystérieux et inexprimable que la couturière ne met pas dans les garnitures, une façon de porter que le professeur de danse et de maintien ignore, la grâce³⁰⁵ de la vraie femme... Enfin, ce que peut seule enseigner une mère : le chic !

MADAME NERVAL

Eh bien ! Mais, elle en a un à elle. Chacun le sien.

MADAME DE NANCEY

Je dis, moi, qu'elle n'en a pas !

MADAME D'ORIGNY

Et c'est irrémédiable !

310

MADAME NERVAL

Irrémédiable ? Oh ! Non ! À défaut de la mère qu'elle n'a pas eue, une belle-mère pourrait encore... Car enfin, une belle-mère, c'est la mère de l'autre !

(À madame Nerval.)

(Gracieusement.)

MADAME DE NANCEY (*bas, à sa voisine*)

Son fils en tient, ma chère !... Assurément, il n'y a rien d'irréparable à cet âge ! Vous la façonneriez à votre guise, À votre image !... En un seul jour, dans vos mains, la chrysalide deviendrait papillon !... Et, entre nous, c'est un beau parti ! 315

(*On entend les premiers accords d'une valse.*)

(*Elle sort. Les autres dames la suivent à l'exception de Madame de Nancey et de Madame d'Origny.*)

MADAME NERVAL

Un parti superbe ! L'Amiral est un homme remarquable. Sous bien des rapports, l'éducation de l'enfant est parfaite. Une dot magnifique. C'est plus et mieux qu'une adoption... On peut dire qu'elle est sa fille !... Mais, je crois qu'on danse à côté ? Ça doit être une idée de mon fils. Venez-vous, Mesdames ? 320

SCENE VI

Madame de Nancey, Madame d'Origny.

MADAME D'ORIGNY (*à Madame de Nancey, qui lui a parlé à voix basse*)

Vous croyez, ma chère ?

MADAME DE NANCEY

Assurément !... Est-ce que ça arrive, ces histoires-là !... Une fille de hasard trouvée par des matelots sur les décombres d'une maison démolie ! 325

Les pirates, l'incendie et tout ça ! Et cet immense amour de cet homme pour cette petite, est-ce que cela vous paraît naturel ?...

MADAME D'ORIGNY

Votre version n'est pas moins romanesque.

MADAME DE NANCEY

Mais elle est vraisemblable ! Songez donc, ma chère ! Les marins, les voyages, l'Orient, la Turquie, les sérails, les odalisques ! J'ai toujours pensé que c'était sa fille !

330

(Elles sortent. - Martin entre.)

MADAME D'ORIGNY

Vous pourriez bien avoir raison !

SCÈNE VII

MARTIN *(seul)*

Voilà qu'on danse ! C'est l'avocat, c'est ce Monsieur Albert qui s'est mis au piano, à présent !

335

L'AMIRAL *(entrant avec Richard)*

Martin, où est-elle ?

(Martin sort.)

MARTIN

Voyez, Amiral.

SCÈNE VIII

L'Amiral, Richard.

(Ils reviennent sur le devant de la scène.)

L'AMIRAL *(au fond, arrêté avec Richard. Tous deux regardent dans la coulisse)*

Tu l'as vue rire et causer ; regarde-la danser ! Quelle grâce !...
L'innocence même !

340

RICHARD

Elle joue avec les garçons, comme une fillette aux Tuileries ! Ma foi, je
t'envie : tu es bien heureux !

L'AMIRAL

Tu crois ça, toi ?

RICHARD

Comment !

L'AMIRAL

On n'est pas heureux quand on connaît l'heure où on cessera de l'être.

345

RICHARD

Que veux-tu dire ?

L'AMIRAL

Pourquoi crois-tu que je me suis fait mondain, cette année ? Les soirées,
les bals, les fêtes, crois-tu que cela m'amuse ? Non, mais on a une fille,
et il faut songer à la marier.

RICHARD

Le monde t'ennuie et tu es forcé de recevoir. Tu appelles ça ne pas être heureux ! 350

L'AMIRAL

Tu ne m'entends pas ? Non ? Écoute-moi, tu vas me comprendre... Ou, peut-être, - Qui sait ? - Vais-je parler sans que tu me comprennes ? N'as-tu pas, en effet, toujours vécu seul ? Ah ! Mon vieil ami, c'est une chose regrettable d'avoir un coeur affectueux, fait pour la tendresse et le dévouement, mais quand on l'a ainsi fait, comment échapper à soi-même ? - Marier son enfant unique, ah ! que cela est cruel !... Toutes les mères savent cela ! 355

RICHARD

C'est vrai, c'est vrai, mais enfin...

(Il s'assied à gauche.)

L'AMIRAL

Oui, lorsqu'on en a plusieurs, oh ! Alors, c'est bien différent ! Et puis, quand la mère, la bonne compagne, vous reste, le foyer n'est pas désert tout d'un coup... Le foyer désert !... je l'ai connu. Cette idée m'est insupportable. 360

RICHARD

Il faut pourtant bien s'y habituer : cette douleur des pères, c'est le bonheur ; de l'enfant ! 365

L'AMIRAL (*se levant*)

Le bonheur ! Le bonheur ! Ça n'est pas le bonheur ! C'est l'inconnu !
c'est le mariage !... C'est au hasard qu'on livre son enfant, la chair de sa
chair, ou, mieux encore, l'âme de son âme, à quelqu'un de ces jeunes
étourdis qu'émeut sa jeunesse, et qui prend le battement du sang dans
les veines pour la palpitation d'un coeur aimant. Je ne dis pas amou- 370
reux, je sais ce que je dis ; je dis : aimant.

RICHARD

Oh ! Oh ! Que me chantes-tu là ! Ne leur fais-tu pas un reproche de ce
que tu leur envies ?

L'AMIRAL

Eh bien ! Oui ! J'envie au premier venu le droit qu'il a sur mon enfant,
sur mon amour, sur moi-même ! Eh bien, oui, je suis jaloux ! Songe 375
donc ! Tous ces jeunes hommes, est-ce que je les connais, moi ? Je n'ai
jamais voulu me séparer d'elle, la confier à des femmes, au couvent, à
Dieu ! C'était donc pour la livrer à quelqu'un de ces inconnus dont le
plus aimable est trop jeune pour savoir vraiment s'il est honnête
homme ? 380

RICHARD

Prends garde !

L'AMIRAL

Oui, oui, tu fais bien ! Parle-moi, soutiens-moi... Ah ! que tu es le bien
arrivé, Richard ! Cela m'étouffait. Je ne pouvais plus vivre sans parler
enfin de cela ! En te disant ma pensée, je m'en délivre ! Elle ne
m'obsédait plus ! Ah ! Richard ! 385

RICHARD

Allons, parle, l'amitié t'écoute. Tu as peur de l'aimer !

(Il va s'asseoir près de la table à droite.)

L'AMIRAL *(froissé)*

Ah ! Que vas-tu dire là ? Je t'appelle à me comprendre, et du premier coup tu vas... Ah ! Richard !

RICHARD *(s'asseyant près de lui)*

Que veux-tu ? Je suis un maladroit : je n'entends rien à tes subtilités de sentiment : je suis un homme sans femme, sans enfant, mais quand tu te seras expliqué... J'ai de ça tout de même, et je comprendrai, et, si je peux, je t'aiderai. Dis-moi toute ta pensée.³⁹⁰

L'AMIRAL

Elle est bien simple. Je t'ai tout d'abord expliqué d'un mot mon sentiment - la paternité jalouse !... Car elle est ma fille autant que possible ! Son âme est née de mes soins, de ma pensée, de mon âme ! Son tendre coeur est fait du mien !... Cette paternité de l'esprit, de l'éducation, c'est la vraie !... Sans elle, la paternité du sang n'est rien ! Elle n'a jamais parlé !... Mais ce que je ne peux pas te dire d'un mot, c'est la violence de mon sentiment ! Mon devoir est de la donner, de la livrer... Eh bien ! Cela m'épouvante ; j'ai des vertiges, des rages ! Comment ! Il faut que je la prenne par la main et que moi-même je la livre à un maître ! Que je la perde... à jamais !⁴⁰⁰

RICHARD

A jamais ?...

L'AMIRAL

À jamais ! Car enfin, je serais son père qu'il en irait ainsi ! À plus forte raison serons-nous à jamais séparés, puisqu'elle ne me doit aucun amour filial, rien, que la reconnaissance qu'on a pour un père nourricier, un parrain, un bienfaiteur... Tout est là. Je n'ai rien dit de plus. 405

RICHARD *(se levant)*

Cependant...

L'AMIRAL

Je ne suis pas encore fou, Dieu merci ! Et c'est m'accuser de folie que de me dire : « Tu l'aimes ! » C'est-à-dire : « Tu en es amoureux ! » car c'est très différent. Je l'aime... Je l'aime... Ah ! Pourquoi tous les amours n'ont-ils qu'un seul nom ! 410

RICHARD

Permits...

L'AMIRAL

Oui, certes, je l'aime ; mais non pas d'amour. L'amour des amoureux n'est qu'un égoïsme... il cherche sa joie par-dessus tout, celui-là. Je l'aime moi, pour elle, entends-tu, pour elle : pour faire son bonheur... Pour le voir, pour en jouir... Et voilà pourquoi j'hésite à la donner ! Il faut tant de garanties, tant de précautions ! Enfin, c'est aujourd'hui ma dernière réception. J'espère être tranquille quelque temps Dès demain nous aurons quitté Paris, nous serons en voyage... Seuls !... Avec toi, si tu veux ! 415 420

RICHARD

Je ne vois pas clairement ce que tu me dis. Tu te réjouis de recevoir aujourd'hui pour la dernière fois. À ta place, je n'aurais pas reçu du tout, si j'avais jugé que le moment n'est pas venu encore de marier l'enfant.

425

(Il réprime un mouvement de colère ; avec résignation :)

L'AMIRAL

Eh ! Ne comprends-tu pas que je me méfie de moi-même ? Avant tout, je veux penser à elle ; je pense à elle ; mais suis-je sûr de ne pas agir pour moi, en père jaloux, quand je repousse l'idée de la marier si tôt ? Alors, j'ai donné des soirées, j'ai invité ces jeunes gens, qui m'irritent à chaque instant par leurs fadaises, leur tenue, qui sait ? Par leur jeu-
nesse !... Si l'un d'eux osait me la demander !... Je me dis que si le cœur
de l'enfant s'éveille et parle, le pauvre père devra consentir... Mais en-
fin, j'espère que l'heure n'est pas venue encore. Et cependant, c'est le
bel âge pour aimer. Songe donc ! Dix-sept ans ! L'odeur de l'aubépine
en fleurs, si amère et si douce à la fois, n'est pas plus inquiétante au
mois d'avril que ces trois mots : dix-sept ans !

430

435

RICHARD

Diable !

L'AMIRAL

Tu dis ?

RICHARD

Je dis : Diable !

L'AMIRAL

Pourquoi ?

440

(À part.)

RICHARD

Parce que je te trouve... poétique ! Cependant ne te fâche pas ! J'ai compris. J'ai trop compris.

L'AMIRAL

Richard, j'ai peur de quelqu'un ici.

RICHARD

Peur ! Toi ! Pauvre ami !

L'AMIRAL

Depuis quelque temps, je me méfiais !... Tout à l'heure, j'ai cru deviner.

445

RICHARD

Ah ! Oui, ce jeune homme ? En effet !... Qui t'a demandé si vraiment tu pars demain ?

L'AMIRAL

Monsieur Albert Nerval. Je t'ai présenté à sa mère.

RICHARD

Qu'est-ce que cette dame ?

L'AMIRAL

Une brave femme... Malheureusement... Avec des travers !

450

RICHARD

Nous en avons tous. Riche ?

L'AMIRAL

Très riche.

RICHARD

Veuve ?

L'AMIRAL

D'un ancien président de cour.

RICHARD

Son fils ?

455

L'AMIRAL

Un jeune magistrat. Il a débuté comme avocat ; pas brillant, mais doué, dit-on, d'excellentes qualités.

RICHARD

Les jeunes gens semblent se convenir.

L'AMIRAL

Ne me dis pas ça !

RICHARD

Il n'y a pourtant pas d'objection grave ? Contre la mère ? Non ! Contre
la famille ? Non ! Contre le fils ? 460

(Voyant entrer madame Nerval.)

L'AMIRAL *(furieux)*

Eh non ! Richard, on va me la demander, je le sens ! Ne me quitte pas !

SCÈNE IX

Les mêmes, Madame Nerval, Martin.

(Il demeure au fond et observe.)

MARTIN *(montrant l'Amiral)*

Le voilà, Madame !

(À Richard qui s'éloigne.)

MADAME NERVAL

Amiral, j'apprends que vous partez demain : je n'ai donc pas le choix du
moment, et puisque nous voici dans un petit coin bien solitaire... Par-
donnez-moi, Commandant, je ne veux pas séparer deux amis qui
viennent de se retrouver... 465

L'AMIRAL

En ce qui me concerne, Madame, je n'ai pas de secrets pour mon vieil
ami, pour mon frère... 470

(Richard s'éloigne pourtant à deux pas.)

MADAME NERVAL

Je le sais, Amiral, et je n'ai dès lors aucune raison pour me taire devant lui... Amiral, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle Louise, qui sera votre fille d'adoption, pour mon fils Albert Nerval. Vous savez sa situation, son âge, ses succès de jeune avocat, sa fortune ; vous connaissez toute sa famille... Les jeunes gens paraissent se convenir...

475

SCÈNE X

Les mêmes, Smilis, et Martin, qui s'est rapproche.

SMILIS *(entrant du fond)*

Commandant Richard ! C'est une valse. Invitez-moi !

L'AMIRAL

La voici ! Eh bien ! Madame, je vais l'interroger.

RICHARD *(bas, à l'Amiral)*

Ne mollissons pas, mordieu ! Taille dans le vif !

L'AMIRAL

Smilis ! Ma chère enfant, on te demande en mariage. Monsieur Albert Nerval me demande ta main. Je ne veux exercer aucune influence sur ta décision. Consens-tu à le prendre pour époux ?

480

SMILIS

Monsieur Albert ! Il n'aura donc jamais fini de me taquiner ! Il me tourmente toujours ! Pour mari ? Nous serions mari et femme ? Et, comme je l'ai entendu dire à Madame, je devrais obéissance à mon mari, c'est-à-dire à Monsieur Albert ? Ma foi non !⁴⁸⁵

MARTIN (à part)

Bon !

L'AMIRAL

Réfléchis, ma mignonne, consulte ton coeur.

SMILIS

Consulter mon coeur ?

L'AMIRAL

Tu es à l'âge où l'on se marie, au bon âge. C'est peut-être un peu triste⁴⁹⁰ pour les parents, pour moi ; mais cela ne doit pas t'arrêter. Je ne suis pas un jeune homme, moi, je peux te manquer d'un moment à l'autre ; il te faut pour l'avenir un protecteur, un mari, un brave jeune homme comme Monsieur Nerval, qui t'emmènera loin de moi, - pas trop loin, - où il voudra !... Vous aurez une maison. Tu auras une maison, tu seras maîtresse chez toi. Ici, tu n'es qu'une enfant : tu ne commandes pas...⁴⁹⁵ Nous sommes de vieilles gens, un peu grognons, Martin et moi ; il est juste que nous te laissions faire ta vie. Le bonheur, c'est le mariage, vois-tu ; un compagnon et une compagne, voilà la nature et la loi de Dieu. Le bonheur, ce sont les enfants qu'on a, qu'on soigne... Tant qu'ils⁵⁰⁰ sont tout petits, tant qu'on les prend sur son coeur, dans ses bras ; c'est la joie, je te dis, la joie de Dieu... jusqu'à ce qu'ils soient grands !

SMILIS

Une autre maison ? Être la maîtresse ? Grogmons, Martin et vous ! Du bonheur, loin de vous deux ! Avoir un mari, qui m'emmène... où il voudra ! J'aime mieux vous obéir à vous,... Comme je l'entends ! Je suis très heureuse ici, quand vous n'avez pas une vilaine figure triste, comme en ce moment ! Une autre maison ?... J'aime trop la nôtre, et je ne veux pas d'autre mari - que vous ! Elle jette sa tête sur la poitrine de l'Amiral qui la couvre de ses bras.

MARTIN *(à part)*

À la bonne heure !

510

MADAME NERVAL

Permettez-moi de croire encore, Amiral, que cette parole d'enfant n'est pas la ruine des espérances de mon fils ; il en serait vraiment trop malheureux.

L'AMIRAL

Eh bien, Madame, nous verrons !

MARTIN *(à part)*

Un bourgeois ? Jamais !

515

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le Commandant Richard, Georges Richard, Plusieurs officiers de marine, en grande tenue, Divers invités, Hommes et Femmes, Martin et Domestiques, circulant.

(au commandant Richard. Ils sont assis tous deux sur le canapé à droite)

UN OFFICIER DE MARINE *(au commandant Richard. Ils sont assis tous deux sur le canapé à droite)*

Mon cher, - Kerguen est une nature exceptionnelle. Dans sa famille, on est jeune à soixante ans ! Et l'esprit n'y vieillit jamais !

520

RICHARD

Ah ! Du fond de mon coeur je lui souhaite tout le bonheur possible... C'est le meilleur des hommes !... N'est-ce pas ton avis, toi, Georges ?

GEORGES

Il n'y a pas un mois que je le connais et je le tiens en effet, mon oncle, pour le meilleur et le plus distingué des hommes !...

L'OFFICIER

Ah ! Ton neveu, Commandant ?

525

RICHARD

Mon neveu !...

L'OFFICIER (à Georges)

Heureux de vous connaître, Monsieur ; la marine sait votre nom !...

GEORGES (saluant)

Monsieur !

L'OFFICIER

Demande donc à l'Amiral de prendre ton neveu pour son aide de camp à la préfecture maritime.

530

GEORGES

Il est préfet ?...

RICHARD

Le ministre sort d'ici ; il est resté cinq minutes : le temps d'annoncer à Kerguen qu'il l'a nommé préfet maritime à Toulon.

L'OFFICIER

Partons-nous ensemble, Richard ?

RICHARD

Pas avant d'avoir offert, une dernière fois, aux deux époux, nos souhaits d'heureux avenir.

535

L'OFFICIER

C est juste !... Et pense à ce que je t'ai dit pour ton neveu.

RICHARD

C'est une bonne idée : je l'avais eue !...

L'OFFICIER (*à ceux qui l'entourent*)

N'est-ce pas, Messieurs, qu'elle est charmante, la mariée ?

GEORGES

Et d'un charme bien singulier !

540

L'OFFICIER

C'est la fleur transplantée et mise en serre chaude.

GEORGES

Elle a manqué d'air et de soleil.

L'OFFICIER

Et c'est justement ce qui a fait son charme !... Gardée religieusement, elle n'a subi aucune des banales empreintes du monde ! Tenez, la voici !

SCÈNE II

Les mêmes, L'Amiral et Smilis, en toilette de mariée, au bras de l'Amiral.

545

(Ils sont suivis d'un cortège d'amis.)

L'OFFICIER *(regardant l'Amiral)*

Ils ont beau dire !... Un jeune homme, c'est charmant, mais ce vieux est superbe !

(À Smilis.)

L'AMIRAL *(à un groupe d'amis, puis à Smilis)*

Merci, mes amis, merci. Je suis bien heureux ! Vos amitiés, qui nous accompagnent, nous entourent de joie... J'avais pensé, Smilis, à orner notre maison aujourd'hui de fleurs suaves et fraîches comme toi, mais chacun de nos amis a eu la même pensée : t'en offrir à profusion ! Ce n'est pas un bouquet, c'est une corbeille, que chacun d'eux t'a envoyée, et, - ils me l'ont dit, - sans s'être consultés entre eux ! Et cela signifie que tu es la plus douce, la plus jolie, la plus suave de toutes !... N'est-ce pas, mes amis ? Vous avez voulu lui dire cela, lui dire qu'elle est comme leur petite reine blanche ?... Il fallait, aujourd'hui, que son peuple vint au-devant d'elle, et c'est pourquoi ma maison tout entière a fleuri comme un printemps !... Je suis bien heureux, mes amis, et je me sens venir au coeur la jeunesse de ce printemps qu'elle fait naître autour d'elle et que vous avez mis sous ses pas... Tu ne leur parles pas, toi ?...

SMILIS

Toutes ces choses que vous dites me rendent un peu confuse, et je ne sais plus que dire moi-même pour les remercier. Vous parlez toujours si bien ! et aujourd'hui mieux que jamais !

L'OFFICIER *(à part)*

Je crois vraiment qu'elle a de l'amour pour lui !...

(À une dame.)

SMILIS

Tout le monde ici m'a gâtée : je ne le méritais pas !... Oh ! Madame, comme je vous remercie !... J'avais bien pensé que les camélias blancs venaient de votre serre !

565

(L'Amiral serre la main à tous, puis retient celle de Richard. - Les autres officiers sortent.)

RICHARD *(entouré de plusieurs de ses amis)*

Une fois encore, tes vieux compagnons d'armes veulent serrer ta main et dire aux deux époux leurs souhaits de bonheur... Elle est toute nouvelle, la vie où vous entrez ! Beau temps, bonne brise, heureux voyage !

570

L'AMIRAL

Toi, je voulais presser ta main juste à ce moment ; je suis à l'apogée de la joie : mon coeur éclate !

RICHARD

Cher ami !... Mais je ne t'ai pas félicité du cadeau de noces que t'a fait notre ami, le ministre : préfet maritime à Toulon !... Es-tu content ?...

L'AMIRAL

Smilis surtout est ravie d'aller en Provence. Tu connais, près de Toulon, notre villa de Sainte-Marguerite ?... Nous vivrons là une partie de l'année... Après le service, j'y retrouverai tous les soirs ma petite Smilis... Quelle bonne vie nous allons mener ! N'est-ce pas, ma mignonne ?

575

(À Georges.)

SMILIS

Oh ! Oui !... J'aime tant le beau soleil et la mer, et les pins qui descendent jusqu'au bord de l'eau !... Oui, je serai contente ! Vous savez qu'il y a là-bas comme en Grèce des lauriers-roses sauvages, dans le lit des torrents !... Aimez-vous la Provence, monsieur ?

580

GEORGES

Comme votre pays, comme la Grèce, où j'ai passé plusieurs mois.

(Elle s'éloigne un peu en causant avec lui.)

SMILIS

Comme la Grèce ! Vous y avez vécu ?... Parlez m'en !...

RICHARD

Et à présent, Amiral-préfet, que vas-tu faire pour mon neveu ?

585

(Georges se rapproche d'eux. - Smilis est retenue dans un groupe de femmes.)

L'AMIRAL

J'y ai pensé au moment même où le ministre m'a annoncé ma nomination. Je l'ai demandé comme officier de choix et l'un de mes aides de camp à la Préfecture. C'est toi qui le lui annonceras... Si tu crois qu'il consente !

RICHARD *(à Georges)*

Georges, remercie l'Amiral-préfet, tu es son aide de camp !

590

GEORGES

Amiral !...

L'AMIRAL

Pas un mot ! J'ai choisi l'amitié, le mérite et l'honneur !

GEORGES

Merci trois fois, Amiral !

RICHARD *(à l'Amiral)*

L'avenir est tout bonheur pour toi... Adieu !... car tu sais que je pars ?

L'AMIRAL

Je le sais, mais j'entends te revoir... Quand pars-tu ?

595

RICHARD

Dans deux jours, pour Toulon ; et dans un mois pour la Chine... À moins d'avis contraire, bien entendu !

L'AMIRAL

En aucun cas, ne pars sans me revoir !

RICHARD

C'est convenu !

(Richard et Georges sortent. - Il s'opère sur leur départ un mouvement général de sortie. - Martin fait retomber les portières.)

L'AMIRAL

En aucun cas, tu m'entends ?... J'aurai des ordres à te confier.

600

SCÈNE IV

L'Amiral, Martin.

MARTIN

Amiral, puis-je me retirer ?

(Martin s'éloigne, puis revient sur ses pas.)

L'AMIRAL

Oui, Martin, tu as pensé à tout ; tout est bien ; va, va.

(L'Amiral tend sa main que Martin saisit avec effusion dans les deux siennes.)

(Entre Smilis. Sur un signe de l'Amiral, elle va embrasser Martin qui sanglote de joie. - Martin sort.)

MARTIN

C'est que... j'aurais voulu vous dire... aujourd'hui... tant de choses !... Mais je ne sais pas... Et puis... L'émotion... Je ne peux pas !... Ce jour est un grand jour !... Vous êtes comme mes deux enfants et tout mon coeur vous bénit ! Tous ces jeunes gens, voyez-vous, ça me faisait peur quelquefois, mais souvent ça me faisait rire !... Je savais bien, moi, qu'elle ne s'en irait jamais avec d'autres, que ça n'était pas possible, qu'elle nous resterait, que nous serions, en fin de compte, les deux préférés ! - J'avais toujours rêvé ce mariage ; je suis bien heureux !...

SCÈNE V

L'Amiral, Smilis.

(Il va à sa rencontre.)

(Il la presse sur son coeur.)

L'AMIRAL

Enfin ! Oh ! Ma chère, chère mignonne ! M'aimez-vous bien, dites ?...

SMILIS

Oh ! mon ami !... - Mais... C'est la première fois que vous méditez :
vous... Pourquoi ? Et pourquoi me demandez-vous si je vous aime, le
jour où, par la cérémonie du mariage, je vous appartiens pour toujours,
sans que personne puisse me reprendre à vous ? 615

L'AMIRAL

Oui, un lien nouveau vous attache à moi, de plus près que jamais.

SMILIS

Quel bonheur ! nous voici mariés !

L'AMIRAL

Redis-le : quel bonheur ! 620

SMILIS

Oui, c'est un grand bonheur ; et que j'ai tant désiré !

L'AMIRAL

Répète-moi cela !

SMILIS

J'avais si peur d'être mariée à un autre ! Oh ! Depuis longtemps j'avais pensé : je ne veux pas me séparer de lui ; c'est ma destinée de lui appartenir ; je ne le quitterai jamais !

625

L'AMIRAL

Jamais !

SMILIS

Et depuis que notre mariage est décidé, ah ! Je suis bien heureuse !... Voyez-vous, je vous aurais toujours aimé, sans devenir votre femme ! Mais j'ai vu avec joie cette fête, parce qu'elle m'a donnée à vous en face de tous. J'avais compris que la petite étrangère pouvait vous être reprise ; cela vous faisait peur, - et à moi aussi. J'ai bien entendu quelquefois de méchantes personnes qui murmuraient : « Que lui est-elle ? Rien ! » Et j'ai voulu vous être quelque chose. Mais mon coeur ne saurait vous appartenir davantage aujourd'hui qu'hier.

630

L'AMIRAL

Céleste figure !... Ma vie est en vous, vous êtes mon âme. Si vous m'aviez laissé pour un autre, si vous vous étiez retirée de moi, c'est donc mon âme qui m'eût quitté, et votre départ eût fait ma mort...

635

SMILIS

Oh ! Mon ami !

L'AMIRAL

Et à présent, tu vas me donner la vie, la vie enchantée par la tendresse et par la beauté... Sais-tu combien tu es belle ?... On te l'a dit souvent, n'est-ce pas ?... Car vous êtes belle, le savez-vous, bien belle ! - Mais tu trembles, tes yeux semblent près de pleurer... Qu'as-tu ? 640

SMILIS *(se levant lentement)*

Je ne sais, je ne peux m'expliquer... Quand vous me dites vous, je ne sais ce que j'éprouve ! C'est comme un regret... comme si vous vous éloigniez de moi tout à coup... comme si je l'avais mérité ! 645

L'AMIRAL

Smilis !

SMILIS

Oui... Oui... Il vient de me sembler tout à coup que vous n'êtes plus le même pour moi ! Certainement, vous me disiez tous les jours les mêmes choses, mais autrement, plus doucement ; vous m'avez dit souvent que j'étais jolie, mais vous me faisiez un mérite plus grand des qualités que vous formiez chaque jour vous-même dans mon coeur et dans mon esprit. Vous me répétiez bien souvent que vous les préféreriez à tout pour moi, et chacune de vos paroles était toujours également tendre, calme, - paisible... Et à présent, vous me paraissez tout changé, et je ne sais pourquoi cela m'étonne et me donne envie de pleurer. 650
655

L'AMIRAL

Tout n'est-il pas changé, dès aujourd'hui ?... Ne vous effrayez pas, ma chère mignonne !... Tout le monde ne vous a-t-il pas appelée : Madame ?... Vous voyez bien qu'il y a un changement ! - Vous êtes ma femme !... Savez-vous ce que cela veut dire, être une femme ?...

SMILIS

Cela veut dire : ne plus être une demoiselle !... Quand j'avais douze ans,⁶⁶⁰
ne m'a-t-on pas mis aussi une robe blanche ? J'étais belle comme ce
soir. Il y eut aussi des fleurs et une fête. C'était la première communion ;
et l'enfant était devenue jeune fille ! - Aujourd'hui, c'est le mariage.
Votre affection pour moi, depuis mon enfance, et la mienne pour vous,
aussi grande que la vôtre, sont consacrées devant les hommes, devant⁶⁶⁵
Dieu, - et la jeune fille est devenue une femme... Voilà ! N'ai-je pas bien
dit ?...

L'AMIRAL

Si, si, très bien !... Tu sais notre belle gravure de la Sainte Cécile, de Ra-
phaël ?... Il y a des anges enfants, qui chantent au-dessus de sa tête,
dans les nuages, et qui sont des êtres moins légers, moins harmonieux,⁶⁷⁰
moins purs que toi !...

SMILIS

Pourquoi me dire tant de si jolies choses ? Non, je ne suis qu'une petite
fille, - une petite femme ! - qui vous a fait souvent gronder un peu !

L'AMIRAL

Qui, moi, j'ai grondé ? - Jamais !

SMILIS *(riant)*

Oh ! Mais si, très souvent. J'étais une très désobéissante petite fille, et il⁶⁷⁵
a bien fallu m'en accuser hier tout bas à l'oreille du confesseur !...

L'AMIRAL

Et qu'a-t-il dit, le confesseur ?...

SMILIS

Il souriait un peu !... J'ai bien vu qu'il se moquait de moi et je le lui ai dit. - « Pardonnez-moi », m'a-t-il répondu, et il a pris un air si bon, que de grand coeur je lui ai pardonné !... De quoi souriez-vous ?

680

L'AMIRAL

C'est de voir un ange au confessionnal donner au prêtre l'absolution.

SMILIS

Oh ! Un ange !

L'AMIRAL

Je souris... De votre candeur, comme en a souri dans sa joie le prêtre qui vous écoutait.

(Se reprenant.)

SMILIS

Je ne veux pas que vous me disiez vous ! Vous ai-je fâché ?... Je voudrai ce que vous voulez... Comment vous ai-je fâché ? Est-ce parce que je vous ai dit que je ne peux vous aimer davantage ? Mais vous-même, comment ferez-vous, répondez-moi, pour changer de coeur aujourd'hui et m'aimer autrement et mieux que par le passé, puisque déjà vous êtes tout pour moi !

690

L'AMIRAL *(l'entourant de ses bras)*

Oui, tout !

SMILIS

Et je l'ai toujours bien compris ! Rappelez-vous ce jour, - je n'avais pourtant que six ans, - où une dame, un peu maladroite, dit devant moi, en me plaignant : « Ces enfants élevés sans mère sont destinés au malheur. On sentira toute leur vie que quelque chose leur a manqué ! » Et moi, à qui rien ne manquait près de vous, je pris très haut la parole, du coin sombre où je m'amusais et je dis : « Madame, il est aussi ma mère ! » Et cela vous fit pleurer, vous souvenez-vous ? ⁶⁹⁵

L'AMIRAL

Je me souviens ! Je me souviens !

(Elle appuie sa tête sur la poitrine de l'Amiral.)

(L'Amiral tressaille et pâlit, comme frappé au coeur ; il la détache de lui lentement.)

(Elle lui tend son front à baiser et puis s'éloigne en se retournant pour lui sourire.)

(Elle sort. - Lui, immobile, le regard fixe, s'assied et demeure en proie à une sorte de stupeur. - Martin entre.)

SMILIS *(gaiement)*

Vous souvenez-vous que Martin, à qui vous contiez cela le soir, pendant qu'il balançait mon hamac, se mit à se plaindre bien fort et réclama pour lui d'être appelé : nourrice !... Et pourtant, j'étais déjà grande, quand vous m'avez trouvée sur le bord de la mer... Mais je ne marchais guère, j'avais peur de vous et je ne pouvais pas vous fuir... Que de fois Martin m'a conté cela ! Je tremblais la fièvre, je frissonnais au vent de mer entre vos bras et vous me disiez : « Nous trouverons en France une petite soeur. » La petite soeur était morte ; je la remplace, n'est-ce pas ? ⁷⁰⁰ ⁷⁰⁵

Mais vous ne répondez pas ! Et vous êtes tout pâle ! C'est vrai... Il est tard. Je bavarde et l'heure passe. Bonne nuit, mon père ! Mon cher père !

710

SCÈNE VI

L'Amiral, Martin.

MARTIN

Le Commandant Richard demande si l'Amiral peut le recevoir.

(Martin sort.)

L'AMIRAL *(toujours immobile)*

Richard ? Ah !... Qu'il vienne !

SCÈNE VII

L'Amiral, Richard.

RICHARD

On prend le quart à toute heure, à toute heure on dérange l'Amiral !...
J'ai vu de la lumière à toutes tes fenêtres et je croyais trouver encore du monde ici !... J'ai reçu, en rentrant chez moi, l'ordre de partir cette nuit, et je reviens chercher tes instructions.

715

L'AMIRAL

Mes instructions ?

RICHARD

Tu m'as dit tout à l'heure que tu aurais des ordres à me donner.

720

L'AMIRAL

Des ordres ?

RICHARD

Pour Toulon. Tu m'as recommandé, comme en service, de ne pas partir sans te voir...

L'AMIRAL

Un ordre ?... Ah ! Oui ... Je ne sais plus !...

RICHARD (*l'examinant, avec inquiétude*)

Tu ne sais plus ! Qu'as-tu, Kerguen ?

725

L'AMIRAL

Et comment dire ce que j'éprouve ? - Il me semble que je viens de traverser, en songe, un fleuve mystérieux et terrible ! Me voici sur l'autre rive... Celle que j'ai laissée était verte et fleurie... celle-ci est aride et désolée. Je ne l'avais jamais vue ! - J'y suis seul.

RICHARD

Tu me dis en effet des choses effrayantes ! Que s'est-il donc passé ?

730

L'AMIRAL

Ce qui s'est passé ! - Ah ! Richard ! - Aucune des volontés de l'époux n'arrivait au coeur de la femme ! Je parlais, - et chaque réponse était une innocence. La petite âme, à peine en fleurs, toute tremblante, à

chaque fois que j'y touchais, laissait tomber sur moi des candeurs et des puretés ! Elle m'en a couvert ! - Je la reverrai toujours en épousée, en blanc, sous sa couronne d'oranger. Richard, il m'a paru tout à coup que cette blancheur était un deuil, - oh ! Bien plus triste que le noir ! - le deuil pâle des jeunesses qui meurent vierges ! ⁷³⁵

RICHARD

Que me dis-tu là ?

L'AMIRAL

« Bonne nuit, mon père !... » Quand elle a répété l'adieu de chaque soir, oh ! comme tout à coup j'ai senti que je suis son père et que je ne pourrai jamais chuchoter à son oreille des paroles d'époux !... Bonne nuit, père !... c'est ta fille ; tu as poussé sur elle les verrous et les grilles d'un odieux mariage ! Tu l'as emprisonnée et tu resteras son gardien. Plus de liberté, pas d'amour : sa jeunesse passera sans joie. Tu as fait le bonheur de ta fille, bonne nuit, père ! ⁷⁴⁰

RICHARD

Ce que tu m'apprends là si brusquement me confond, mais surtout ton désespoir, qui m'effraie, me semble immodéré ; je ne le conçois pas encore. Il y a beaucoup de ces mariages qui parurent d'abord un peu disproportionnés et qu'on a pu juger par la suite vraiment réussis, fort heureux ! ⁷⁵⁰

L'AMIRAL

C'est ma fille.

RICHARD

Ta fille d'adoption ! Le temps fait bien des choses. Un seul jour amènera bien des changements.

L'AMIRAL

C'est ma fille !

755

RICHARD

Il n'est pas un de nous qui ne connaisse un homme de ton âge fort heureux d'avoir épousé une jeune fille de l'âge de Smilis.

L'AMIRAL

Mais celui-là ne l'avait pas tenue toute petite et bercée entre ses bras ; il ne l'avait pas appelée Louise, du nom de sa fille morte ; il n'avait pas, le soir, sur le bord du berceau, tenu ses mignonnes mains jointes pour la prière sur sa petite poitrine d'enfant ; il n'avait pas formé son tendre esprit à l'obéissance confiante et absolue ; il n'avait pas veillé quinze ans sur l'ignorance de son coeur, comme pour en abuser !... C'est ma fille, et je ne suis qu'un mauvais père !

760

RICHARD

Tu l'as trop aimée, c'est vrai !...

765

L'AMIRAL

Ah ! Mais toi, tu aurais pu me sauver de moi-même. Il fallait me conseiller, me brutaliser, m'éclairer.

RICHARD

Tu m'aurais envoyé au diable !

L'AMIRAL

C'est vrai... à tous les diables !... Ne l'ai-je pas fait, d'ailleurs, quand tu as paru seulement me soupçonner de penser au mariage !... Tes soup-

770

çons même m'ont encouragé, car tout chemin conduit où veut aller la passion ! Je me disais : « Puisqu'on y pense, c'est donc possible ! » Des raisonnements imbéciles m'ont bourdonné aux oreilles pendant vingt jours, le temps de la prendre pour femme... Et alors... Tu vois où j'en suis !...

775

RICHARD

Alors, sacrebleu !... Il aura suffi d'un sentiment pour tuer ton courage ! Un soldat sera tombé pour avoir respiré' un lis ! Une fillette, avec deux paroles, peut renverser un homme de ta taille ! Et moi, forcé de partir, je vais te laisser à terre ! Souviens-toi qu'un marin doit avoir la force d'âme... l'héroïsme en habitude ! Et rappelle ta volonté pour commander ta douleur !

780

L'AMIRAL

... Elle pouvait avoir huit ans. Le jardinier lui était venu apporter un rouge-gorge pris de la veille. L'enfant le regarda tout le jour tristement, et, le soir, elle ouvrit la cage, elle prit dans sa main l'oiseau qui frémis-sait et le couvrit de baisers : « Je t'aime, je t'aime, » lui disait-elle, « et je voudrais bien te garder près de moi, dans ma chambre, où tu chanterais pour moi seule, pour moi toute seule ! Mais ton nid t'attend, envole-toi ! » - Voilà ce que j'aurais dû faire, la couvrir de baisers d'adieu et la donner à l'amour !... Tu vois, Richard, c'est ma fille.

785

RICHARD

Adieu, Kerguen. Il faut que je parte. Je vais au devoir !

790

(Ils se serrent la main ; Richard s'éloigne.)

L'AMIRAL *(relevant la tête)*

Au devoir !... Et tu pars sans m'avoir dit le mien !

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

L'Amiral, Deux lieutenants de vaisseau attendant ses ordres, Martin.

MARTIN *(remettant une lettre à l'Amiral)*

Amiral !

(À Martin.)

L'AMIRAL *(ayant ouvert la lettre)*

Ah ! Messieurs, on m'annonce que l'escadre doit rentrer demain. Martin, va prévenir Monsieur le Lieutenant de vaisseau Georges Richard, que j'ai à lui parler, ici.

795

(Martin sort.)

MARTIN

Oui, Amiral.

L'AMIRAL *(à l'un des officiers)*

Vous, Monsieur, priez Monsieur le Commissaire général de venir me parler ; nous aurons des dispositions à prendre pour le ravitaillement de l'escadre.

800

(Il sort.)

PREMIER OFFICIER

Bien, Amiral.

L'AMIRAL *(au second officier)*

Et vous, Monsieur, avertissez Monsieur Reynal, le directeur du Service de Santé, qu'il avise à recevoir vingt hommes malades.

(Il sort.)

L'OFFICIER

Oui, Amiral.

805

SCÈNE II

L'Amiral, Martin, entrant.

L'AMIRAL

Eh bien ! Martin, Monsieur Georges ?

MARTIN

Monsieur Georges Richard s'est rendu ce matin par votre ordre à bord de La Victorieuse. Il n'est pas rentré.

L'AMIRAL

Comment ! Pas rentré à cette heure-ci ! C'est singulier !... Mais j'ai à
transmettre moi-même quelques ordres essentiels... Je sors un instant et
je m'informerai... S'il rentre avant moi, dis-lui que je l'autorise à passer

810

la journée ici avec son oncle, le commandant Richard. Tu viendras l'appeler pour les questions de service... Tu m'entends ?...

MARTIN

Amiral !...

815

(Il sort.)

L'AMIRAL

N'oublie pas !... Depuis quelques jours tu me parais manquer souvent de mémoire !

SCÈNE III

(Il ferme violemment le piano ; un objet se brise.)

(Il bouscule la corbeille à ouvrage.)

(Saisissant dans la corbeille un écheveau de soie.)

(Il dispose l'écheveau autour du dossier du fauteuil.)

(Il dévide en tournant autour du fauteuil.)

MARTIN *(seul)*

N'oublie pas ! N'oublie pas !... Comme ça, c'est moi qui suis chargé de l'installer ici, le jeune homme !... On ne peut pourtant pas refuser le service !... Après ça, il n'est jamais bien loin, puisque c'est l'aide de camp. -
« Martin, que fait-elle ? Que dit-elle, Martin ?... Monsieur le chef de musique, vous jouerez demain ceci ou cela... Les airs favoris de Smilis !... »
Et voilà six mois que ça dure... Depuis que nous sommes à Toulon, ici, à

820

la préfecture... Ah ! Bon, encore !... C'est un brave jeune homme, c'est vrai, et il ne peut pas me venir dans la tête qu'il ait une mauvaise pensée, mais si j'étais l'Amiral, je vous lui ferais signer tout de même un bon ordre d'embarquement pour tout là-bas... Ou pour les Antilles... C'est plus loin !... Nous sommes deux à l'aimer, mon idée est que nous sommes assez... Nous sommes deux, nous sommes assez, c'est mon idée ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Un livre nouveau choisi par Monsieur Georges ! Et ça ? Un éventail dessiné par Monsieur Georges !... Et ça ? Une bourse qu'on tricote apparemment pour Monsieur Georges ! Je lui en avais donné une, moi, de bourse... Est-ce qu'on sait seulement ce qu'elle en a fait ! « Mais, Martin, ça n'était pas une bourse !... » Dame !... Ça, c'est possible... Je m'étais fié aux gens du bain qui me l'avaient vendue comme une bourse... Ah ! Ah ! En voilà encore un !... Toutes les fois qu'il y a un de ces paquets de ficelle à dérouler, on vous le pose sur les bras de Monsieur l'aide de camp... Et ça fait des badinages, des histoires à n'en plus finir ! Aussi, quand j'en vois un à la traîne, tout paré pour la manoeuvre, Je m'en charge ! C'est long... Ça dépasse vingt brasses !...

SCÈNE IV

Martin, Smilis.

SMILIS (*entrant*)

Mais qu'est-ce que tu fais là, Martin ?... Je t'ai bien dit de ne jamais toucher à mes ouvrages !

(*Il chante.*)

(*Smilis fait un mouvement d'impatience.*)

(*Il tourne au pas de course en dévidant et en chantant.*)

MARTIN

Marin, vire, vire, vire, Marin, vire au cabestan. Marin, vire, vire, vire, 845
Vire, vire au cabestan ! Ça n'est pas les ouvrages, puisque c'est le fil. Au
surplus ça va être fini... Encore quelques tours... On peut aller plus
vite ! Ça me connaît... ça me connaît !

(Smilis va au piano et feuillette des cahiers de musique.)

SMILIS

Tu es insupportable, Martin... tu vas encore casser mon fil ! Laisse donc
ça ! - Au lieu de tout déranger ici, tu ferais mieux d'aller voir si le 850
maître d'hôtel fait bien les choses comme je les ai commandées.

MARTIN *(bourru)*

Je lui ai dit ce que vous voulez... Il n'était pas content...

SMILIS

Pas content ?... Est-ce qu'il va faire comme toi, qui n'es plus jamais
content ? On te surprend toujours à parler seul tout haut, ou à gronder
entre tes dents ! 855

MARTIN *(à part)*

Il y a des choses qui font qu'on radote avant l'âge.

SMILIS

Enfin, qu'a-t-il dit, le maître d'hôtel ?

MARTIN

Il a dit : « Le dîner n'était donc pas bon hier soir ? »

SMILIS *(revenant)*

Mais hier soir, Martin, ce n'était pas un dîner, puisque c'était le dîner de tous les jours... On a gardé le commandant Richard qui arrivait après une absence de six mois, mais on ne l'avait pas invité à l'avance... Tandis qu'il faut aujourd'hui tuer le veau gras en son honneur, entends-tu ? 860

(À part.)

(Haut.)

MARTIN

J'entends bien, j'entends bien... Et puis, Monsieur l'aide de camp sera de la fête ! Qu'est-ce qu'il faut dire au maître d'hôtel ?

SMILIS

À son retour appelle-moi... J'irai lui parler... Cela vaudra mieux. 865

MARTIN

Je n'ai donc plus assez d'esprit pour répéter les ordres qu'on me donne, moi ?

(Elle remonte et prélude au piano.)

SMILIS

Eh bien, qui est-ce qui commande à bord, Martin ? Est-ce l'Amiral ou le matelot ?

(Il va pour sortir, mais s'arrête comme charmé dès qu'elle commence à chanter.)

MARTIN

C'est bon, c'est bon... On obéira !

870

SMILIS (*chantant au piano*)

Caille, petite caille, Que fais-tu là ? Je fais comme les autres, Je fais mon nid ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Je fais mon nid !

MARTIN

Ce n'est pas moi qui la lui ai apprise, celle-là, c'est le jeune !...

SMILIS (*chantant*)

Ont bien tiré à trente, N'ont rien tué.

MARTIN

C'est une fauvette !

875

SMILIS (*chantant*)

N'a rien que la mignonne Qu'ils l'ont blessée, Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qu'ils l'ont blessée !

(*Il sort.*)

MARTIN (*brusquement*)

J'aime mieux m'en aller, moi, que d'entendre les chansons des autres !

SCÈNE V

Smilis, puis Georges.

(Georges entre et s'arrête un instant près du seuil à écouter.)

(Elle essuie une larme en silence.)

SMILIS *(chantant)*

« Hélas ! Pauvre mignonne, Vous ont fait mal ? » - « Un petit peu, pas
guère, Mais j'en mourrai ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Mais j'en mourrai ! » 880

GEORGES *(s'avançant)*

Madame, l'Amiral m'a fait dire de venir ici, et je pensais le trouver avec
mon oncle... Vous pleurez ! Pourquoi cela ? Qu'avez-vous ?

SMILIS

Non, je ne pleure pas, voyez... Une tristesse qui me prend quelquefois...
Cette chanson m'attriste toujours... Ce n'est rien, monsieur Georges ! 885

GEORGES

Vous êtes si gaie d'ordinaire !

SMILIS

Je parais toujours gaie... Vous avez surpris ma tristesse... Je ne vous
l'aurais pas confiée, je ne l'ai confiée à personne, - à personne !... Oh !
Je suis forte !

GEORGES

Mais à présent que j'ai surpris votre chagrin, ne voulez-vous pas m'en dire la cause ?... On se console en parlant. 890

SMILIS

La cause ?... C'est que... je ne sais pas bien... Depuis quelque temps, je ne peux m'empêcher de penser à mon pays... Que je ne connais pas... et j'y pense... j'y pense des heures entières !... Je cherche à me le figurer, la nuit, assise sur mon hamac... Je me berce, et cela me fait songer à la mer. - Elle ne m'a jamais semblé un obstacle qui me sépare des autres rivages, mais au contraire un large chemin bleu qui mène partout où je voudrais aller. 895

GEORGES

Où donc voudriez-vous aller ?

SMILIS

Là-bas, - là-bas, sur le rivage où l'on m'a trouvée toute petite... Il me semble par moments que quelqu'un m'y attend ! - Et vous ne savez pas ?... je me cache quelquefois pour pleurer ! 900

GEORGES

Il faut dire cela à l'Amiral !

SMILIS

Oh ! Non, non !... Surtout ne lui en parlez jamais !

GEORGES

Pourquoi cela ? 905

(Riant.)

SMILIS

Jamais, entendez-vous ? C'est un secret ! Songez donc ! Lui qui veut avant tout rendre la maison joyeuse pour moi, s'il savait que je m'y ennuie ! Car je m'ennuie ! Le monde me déplaît à présent ; autrefois, à Paris, c'était bien différent ; oui, tout est bien changé autour de moi ! Martin lui-même n'a plus sa bonne humeur... Plus de taquineries, plus de bons rires... Si, pourtant, quelquefois... Quand vous êtes là... Mais ce n'est plus la même chose... Ce n'est plus, comment dirai-je ? Ce n'est plus de l'insouciance... C'est peut-être là ce qu'on appelle vieillir... Nous vieillissons !

910

GEORGES

Vous regrettez Paris ?

915

SMILIS (vivement)

Non !... J'aime mieux ici, et pourtant j'étais plus joyeuse là-bas !

GEORGES (souriant)

Allons, vous êtes capricieuse !

SMILIS

Oh ! Non... Il ne faudrait pas croire cela ! Je vais vous expliquer... Je vais tâcher, du moins : - Je vous ai dit par exemple que je rêve souvent à mon pays, que je n'y pensais pas ainsi autrefois, et que c'est un chagrin tout nouveau pour moi de me dire : « Je ne le verrai peut-être jamais ! » Oui, mais, du moins, en le regrettant, je le vois dans mon coeur où vos récits l'ont fait vivre... Et cela, malgré le regret, c'est un bonheur que je ne connaissais pas, - un bonheur... triste.

920

GEORGES

Enfin, vous aimez votre tristesse ?

925

SMILIS

Tiens !... Peut-être ! Je n'avais jamais pensé à cela... Comme vous pénétrez bien jusqu'au fond de l'âme ! Oui, voilà peut-être ce qui fait que j'aime tant à être seule. On est mieux seule pour penser. Oh ! Près de vous, c'est différent, vous comprenez tout si bien ! Et puis, vous êtes si bon ! Vous pensez toujours à tout ce qui peut me faire plaisir, aux livres,⁹³⁰ à la musique, à la promenade, et je me dis quelquefois : « Si Monsieur Georges nous quittait ! S'il recevait l'ordre de partir ! » Et voyez-vous, c'est une idée que je ne peux pas supporter.

GEORGES (*froidement*)

Il n'est pas question de mon départ... Voulez-vous que nous fassions un peu de musique ensemble ?

935

SMILIS

Non, Monsieur Georges.

GEORGES

Essayez !

SMILIS

Je crois que je ne pourrais plus chanter.

GEORGES

Alors, voulez-vous que je vous lise une page de ce livre ?

(Il va pour sortir.)

(Elle pleure.)

SMILIS

Non, monsieur Georges, j'aime mieux causer, Est-ce que vous me quit-
tez ? Vous me laisseriez à ma tristesse ? Ah ! Je suis malheureuse ! 940

GEORGES

Ne pleurez pas... Ne pleurez pas ainsi. Je serais faible devant vos larmes.
Ne pleurez pas !

SMILIS

Que voulez-vous dire ? Faible, vous ! Les larmes, la faiblesse, cela est
d'une femme, cela est d'un enfant comme moi... Je sais bien que vous 945
êtes fort et brave, au contraire ! Je sais bien que la grande mer, - qui en-
toure ma patrie perdue, - n'a pas de meilleur soldat que vous ! C'est ce
qui fait que je vous admire.

GEORGES

Adieu !

SMILIS

Oh ! Non ! Pas encore ! Restez encore un peu ! 950

GEORGES (revenant)

Écoutez-moi... Il ne faut plus être malheureuse, entendez-vous ? Il faut
dire à l'Amiral que vous désirez faire un beau voyage... vous en aller là-
bas, dans votre patrie ! Il peut quitter la préfecture, la marine même.
Qu'a-t-il besoin de grades et d'honneurs, celui qui vous possède ? Ne

vous doit-il pas le repos, les consolations, un peu de bonheur ? Ici
l'ennui vous tuera... Dites-le lui... Dites-lui de vous emmener, que vous
le voulez... qu'il le faut ! Dites-lui, dites-lui... tout ce que vous m'avez
dit à moi !... Adieu !...

955

SCÈNE VI

Les mêmes, Richard.

RICHARD

Bonjour, mes enfants !

960

GEORGES

Bonjour, mon oncle.

SMILIS

Enfin, vous voilà, commandant ! Quel plaisir de vous voir !

RICHARD

J'arrive un peu tard, madame ; je vous demande pardon... Et Ker-
guen ?... Il n'est pas là ?

GEORGES

Il va venir, mon oncle.

965

SMILIS

Vous m'aviez promis cependant de venir de bonne heure, car nous
n'avons pas eu le temps de causer beaucoup hier soir ; - allons, asseyez-
vous là, Commandant, et parlons, s'il vous plaît, de vos six mois
d'absence.

RICHARD

C'est moi qui écoute, Madame.

970

SMILIS

Oh ! Pas « Madame ! » - Smilis !

RICHARD

Eh bien, Smilis !... Comment avez-vous passé tout ce temps-là ?

SMILIS

Comme à Paris, la dernière année. Nous donnons des fêtes, beaucoup de fêtes ! Eh bien, s'il faut le dire, j'aimerais mieux naviguer !

RICHARD (*riant*)

Ah ! Ah ! Et l'Amiral, lui, est-ce qu'il aimerait mieux naviguer ?...

975

SMILIS

L'Amiral travaille beaucoup... Il est fatigué... Le médecin m'a dit plusieurs fois de l'engager à prendre du repos ; mais, lui, le travail le distrait... Quand il ne travaille pas, alors, il est vraiment malade.

RICHARD

Il s'est remis, m'a-t-il dit, à ses travaux de savant ?

SMILIS

Oui, et Monsieur Georges s'y intéresse, mais Martin, qui doit mettre en ordre le laboratoire, n'est pas content du tout ; il dit que ça n'est pas son métier.

980

RICHARD

Pauvre Martin !

SMILIS

Et il a bien un peu raison ! Le métier d'un marin, c'est de courir les mers ! - Conte-moi votre voyage, Commandant ?

985

RICHARD

Je suis allé et je suis revenu, voilà tout. Ça n'est pas très intéressant !

SMILIS

Comment ! pas une petite tempête ! Pas un homme à la mer, sauvé comme par miracle !

RICHARD

Non, rien de tout cela ! Pas la moindre aventure !

SMILIS

Ah ! c'est dommage ! J'aime tant les récits de mer ! Monsieur Georges, 990
qui les conte fort bien, prétend m'avoir redit tous ceux qu'il connaissait ! - Ah ! Quel beau métier que le vôtre, et quels braves gens que tous vos matelots, toujours en péril, et toujours de bonne humeur ! Si souvent perchés là-haut, dans les cordes, par tous les temps, là-haut, près du pavillon !... Savez-vous, commandant, ce qui me plaît le plus à bord ? 995

RICHARD

Je ne devine pas.

(Se levant.)

SMILIS

C'est le salut des couleurs, le soir, au soleil couchant. Je ne peux jamais y penser sans émotion, sans revoir tout en détail. - « Capitaine, il est temps de rentrer les couleurs. » - « Attention pour les couleurs ! » Alors tout le monde se découvre ; tous les mouvements commencés s'arrêtent ; tous les regards s'élèvent, fixés sur le pavillon... « Envoyez ! » - Coups de clairon ; coups de fusil ; on entend le canon du port... Les couleurs descendent lentement le long du mât jusque sur le pont ; - et cela veut dire : encore un jour accompli ! que la nuit soit bonne aux matelots ! Et bienheureux ceux-là qui peuvent saluer, avec les couleurs de la patrie, - le soleil de la patrie !

1000

1005

RICHARD (à Georges)

Voilà pourtant des choses dont nous ne sommes plus émus, nous autres, à force de les voir.

GEORGES

C'est vrai !

SMILIS (gaîment)

Tiens, mais au fait, monsieur Georges, vous êtes encore là ! vous étiez si pressé de me quitter tout à l'heure quand j'étais toute seule ! À présent que j'ai votre oncle, je ne vous retiens plus.

1010

RICHARD

Comment ! c'est pour moi que tu es resté, mon garçon ? Ne te gêne pas ! Va à tes affaires.

SCÈNE VII

Les mêmes, Martin.

1015

(À Georges, avec rudesse.)

(Il sort.)

MARTIN *(doucement, à Smilis)*

Le maître d'hôtel attend... Capitaine, pour le service !

SCÈNE VIII

Richard, Smilis, Georges.

RICHARD *(riant à Smilis)*

C'est donc vous le chef de gamelle ?

(Elle sort.)

SMILIS

Tout ici, Commandant, est sous mes ordres absolus... Je suis reine à mon bord ! À nos postes, Messieurs !

1020

SCÈNE IX

Richard, Georges.

GEORGES

À tout à l'heure, mon oncle.

RICHARD *(le retenant)*

Ah ça ! Dis-moi, tu vois le danger ?

GEORGES

Que voulez-vous dire, mon oncle ?

RICHARD

La franchise avant tout !... Tu me comprends, mordieu ! Et je suis un vieux loup !... Je signale l'écueil !

1025

GEORGES

Vous me faites injure, mon oncle.

RICHARD

Le coeur est droit, je le sais, l'honneur est fort, mais le vent qui peut se lever est plus fort que tout ! L'Amiral est un frère pour moi, c'est pour toi un ami, un bienfaiteur... Ouvre l'oeil, mon garçon.

1030

GEORGES

Je n'ai jamais manqué à mon devoir, mon oncle ; je n'y manquerai jamais en aucun cas, soyez tranquille.

RICHARD

Oui, je suis sûr de toi ; mais un homme averti...

GEORGES *(impatienté)*

Je m'étais averti moi-même... vous auriez bien dû le penser !

RICHARD

Bon ! J'aime mieux encore avoir vu de mes yeux combien le doute seul
t'offense ! 1035

GEORGES

Tenez, rassurez-vous entièrement, mon oncle ; il y a une chose que tout
honnête homme doit s'imposer à lui-même : c'est le respect pour
l'époux confiant... Il y a une chose, qui, d'elle-même, s'impose à tout le
monde : c'est le respect pour une enfant sans défense ! 1040

RICHARD *(lui tendant la main)*

Je te demande pardon !

SCÈNE X

Les mêmes, L'Amiral.

L'AMIRAL *(à Georges)*

Ah ! Vous voilà, monsieur ? Attendez un peu.- Bonjour, Richard !...

RICHARD

Qu'y a-t-il, Kerguen ?

L'AMIRAL

Il y a que j'ai encore à le féliciter ! Ce matin, à bord de la Victorieuse, où
il est allé, de ma part, voir le commandant... On visitait la soute aux
poudres... Quand tout à coup un accident... Un commencement
d'incendie... Enfin, grâce à lui, ça n'a rien été... Mais il est blessé. 1045

RICHARD

Blessé !... Gravement ?

(Riant.)

(Il sort.)

GEORGES

Voilà de mes légendes ! Je n'ai rien du tout, mon oncle... Et je n'ai rien fait, Amiral... Un matelot tombe... un fanal se brise... La mèche pétille. 1050
Machinalement mes hommes reculent... Je leur dis : « Imbéciles ! quand on a peur du feu, il faut vite l'éteindre ! » Et de fait, j'ai éteint, Parce que j'avais peur !

SCÈNE XI

L'Amiral, Richard.

1055

L'AMIRAL

Il a beau dire !... C'était grave. Il a fallu une présence d'esprit, une possession de soi-même...

RICHARD

C'est un bon garçon, mais puisqu'il n'est pas mort, parlons d'autre chose... Parlons de toi !... À chaque instant nous perdons de vue, nous autres marins, ce qui nous touche le plus ! Ah ! Tu m'avais glacé le sang dans les veines, la nuit où je te dis adieu ! Tu avais une fièvre, une exaltation ! 1060

L'AMIRAL (*tranquillement*)

...Dont je souris, quand j'y pense ! Que l'homme est un étrange animal !
De combien de manières différentes il peut voir une même chose !
Étais-je assez hors de moi !... Et c'est toi qui avais raison. Tu fis appel
aux habitudes d'énergie du marin, à ma volonté... Et, tu vois, la ferme
raison a pris en moi le dessus !...

1065

RICHARD (*un peu surpris*)

Je te félicite !

L'AMIRAL

Nous arrivâmes ici peu de jours après le mariage.

RICHARD

J'étais parti avec mon commandement.

1070

L'AMIRAL

Je me mis au travail, qui est la grande consolation... Je ne veux pas laisser à mon esprit le temps de s'inquiéter sans mesure d'une situation qui, en fin de compte, ne peut pas être changée, n'est-ce pas ?

RICHARD

À la bonne heure !

L'AMIRAL

Tu avais tout à fait raison... Ces mariages-là, quant aux apparences, sont
assez communs, et personne ne songe à me reprocher le mien !... Et,
quant au fond, il ne manque pas de filles qui ne se marient point et ne
s'en trouvent pas plus malheureuses !...

1075

RICHARD

Assurément !

L'AMIRAL

Smilis est encore une enfant... Suppose qu'il me reste à vivre une dizaine d'années, car je ne suis après tout, moi, qu'un vieux soldat, fatigué par les campagnes, couvert de blessures, et puis, vois-tu, mon cher, le coeur est atteint, j'ai averti le docteur... Eh bien, à vingt-six ans, elle sera encore la plus délicieuse des créatures, et, de son apparent veuvage, elle aura gagné un charme de plus, voilà tout ! N'est-ce pas ainsi que tu me voulais ?

1080

1085

RICHARD

Si fait, si fait ! J'aime entendre un homme parler ainsi !

L'AMIRAL

Tiens, voici le symbole : mon anneau, regarde ; j'y ai fait enchâsser une pierre précieuse et ce n'est plus un anneau de mariage, ce n'est qu'un bijou !

1090

RICHARD

Oui ! Et tu ne t'inquiètes pas autrement ?

L'AMIRAL *(le regardant avec attention)*

Est-ce que, dans ton coeur, tu me désapprouves ?

RICHARD

Quelle idée !

L'AMIRAL

Alors, qu'as-tu ? Tu as l'air tout drôle !

RICHARD

Mon Dieu, je ne sais pas ! J'en étais encore à ton désespoir, moi... Et j'éprouve une certaine surprise.. Une surprise heureuse...

1095

L'AMIRAL (*gouaillieur*)

Eh ! Eh ! voilà bien les hommes ! Je parie que tu te disais encore : ce pauvre ami ! À son âge ! prendre ainsi les choses ! Avec cette violence tragique ! Tu me croyais encore dans les affres de la passion, hein ? Et tu apprêtais les conseils, les bonnes paroles... Tu comptais me parler de l'héroïsme marin... de Navarin peut-être, et d'Aboukir !... Comme si les combats de la guerre pouvaient se comparer aux luttes intérieures ! - Et te voilà tout désappointé.

1100

RICHARD

Désappointé, non !

L'AMIRAL

Non ?

1105

RICHARD

Eh bien ! Oui... Désappointé en effet, dans mes prévisions, car je croyais te connaître, entêté comme un Breton que tu es, incapable de changer de ligne quand une fois tu as mis le cap sur une idée.

L'AMIRAL

Enfin, tu t'étonnes de me voir revenu à des idées raisonnables, aux sentiments moyens, en un mot ?

1110

RICHARD

Il y a de cela !

L'AMIRAL *(le regardant fixement)*

Sois franc jusqu'au bout ! Tu m'aimais mieux autrement ?

RICHARD

Tu es absurde !

L'AMIRAL

L'homme est si étrange !

RICHARD

Tu es loin de la vérité !

1115

L'AMIRAL

Il y a donc quelque chose ?

RICHARD

Peut-être !

L'AMIRAL

Et quoi, enfin ? Je ne te savais pas si timide !

RICHARD

C'est que... je ne sais si je dois...

L'AMIRAL

Tu peux... Tu dois tout dire.

1120

RICHARD

Eh bien, je ne voudrais pas te voir revenir brusquement d'une exaltation inutile...

L'AMIRAL

Brusquement ? Tu as eu le temps de revenir de Chine, toi !

RICHARD (*poursuivant*)

... À une tranquillité parfaite, à une sécurité aveugle !... Quand, mari d'une jeune femme, on prodigue, comme tu le fais, les soirées et les fêtes, quand on rassemble autour de soi... chez soi...

1125

L'AMIRAL

Enragé donneur de conseils, va !... Voilà donc où tu voulais en venir ! Et voilà ce que tu me proposes ! Emprisonner la pauvre pupille ! La rendre malade d'ennui... Être barbare toute la vie, parce qu'on a été une heure, un jour, un pauvre père égaré par cette folie qui a nom : « la jalousie » ! Voilà tes idées, n'est-ce pas ?...

1130

RICHARD

Tu travestis ma pensée, pour mieux la combattre !

L'AMIRAL

Voici les miennes : Smilis est demeurée la plus exquise, la plus naïve des enfants ! Mais si j'avais l'air de vouloir écarter d'elle le monde, un danger imaginaire, j'éveillerais sa curiosité... Pas de fruit défendu visites, 1135 soirées, bals, promenades. Cent jeunes hommes se coudoient dans mes salons. Si elle n'en voyait aucun, le premier venu pourrait lui plaire, tandis qu'on ne peut pas trahir un vieux bonhomme de père comme moi !

RICHARD

Oui, oui, j'entends, tu comptes sur l'innocence, sur la candeur, - et c'est 1140 bien ce qui me fait peur ! L'innocence est désarmée... Elle aimera... avec candeur, voilà tout ! Il faut veiller, toujours veiller, par tous les temps, sur toutes les mers !... Comment peux-tu, toi, un marin pratique ?...

L'AMIRAL *(impatience)*

Eh ! Comment peux-tu, toi, un esprit rigoureux, discuter si longtemps, en vue d'un fait à venir, - trop possible hélas ! - Mais incertain, et dont 1145 la seule idée, Richard, m'est cruelle ? J'aviserai quand il le faudra, s'il le faut jamais !

RICHARD

Si j'ai cru pouvoir te parler ainsi, c'est que tu me l'avais permis.

(Il le regarde attentivement.)

L'AMIRAL

Tu avais un motif ?

RICHARD

... Je t'ai parlé, Kerguen, avec trop d'insistance, peut-être, du droit seul
de l'amitié qui veut tout prévoir, mais qui n'a rien vu !...

1150

SCÈNE XII

Les mêmes, Martin.

MARTIN *(entrant de droite)*

Amiral, le laboratoire est prêt.

(S'arrêtant devant Martin.)

L'AMIRAL *(à Richard)*

Viens-tu ? Je veux t'expliquer mes expériences, tu sais, qui intéressent
la marine. Qu'est-ce que tu as donc, toi ? Je parie que tu as encore cassé
quelque chose ?

1155

MARTIN *(consterné)*

Oui, Amiral !

(Il sort avec Richard.)

L'AMIRAL *(riant)*

Eh bien ! Tu ne devrais pas te troubler pour ça, puisque c'est dans tes
habitudes.

SCÈNE XIII

MARTIN (*seul*)

Mais aussi ! ça n'est pas un métier de marin ! L'alchimie ! Un laboratoire ! Des cornues et des biscornues ! Un tas de pistolets de verres qui vous éclatent dans les doigts ! - Et puis, il avait bien "besoin, ce jeune homme, d'êteindre à lui tout seul un incendie à bord ! On ne parlera plus que de ça tout à l'heure !

1160

SCÈNE XIV

Martin, Smilis.

1165

SMILIS (*entrant*)

Martin, Martin, est-ce vrai tout ce que raconte là, au maître d'hôtel, ce matelot de La Victorieuse ?

MARTIN

Je ne sais pas... Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

SMILIS

Ce matin, à bord ? L'incendie ?

MARTIN

L'incendie ?... Ah ! Oui ! Un fanal qui tombe et qui s'éteint en tombant. La vareuse d'un homme avait pris feu, et il y avait là un petit baril de poudre à moitié ouvert... Ça a fait peur aux autres, parce que, sur le moment, c'est naturel, on ne réfléchit pas... Alors, Monsieur Georges leur a dit : « Vous êtes tous des imbéciles », ce qui n'était pas malin à trouver, vu que c'était juste !...

1170

1175

SCÈNE XV

Les mêmes, Georges.

SMILIS

Ah ! Monsieur Georges !

GEORGES

Qu'y a-t-il, Madame ? Qu'avez-vous ?

(Il regarde Georges de travers et murmure entre ses dents :)

MARTIN

Oh ce n'est rien... L'histoire du fanal ! Je lui expliquais que ça n'est pas une affaire, d'éteindre un fanal !... Et puis, pour une égratignure ! Il n'y¹¹⁸⁰ a véritablement pas là de quoi faire des embarras !

SMILIS

Monsieur Georges est trop bon de souffrir si souvent vos boutades et votre mauvaise humeur. Sortez, Martin !

(Il sort.)

MARTIN

C'est bon !...

SCÈNE XVI

Smilis, Georges.

1185

SMILIS

Ah ! Monsieur Georges ! Est-il possible ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

GEORGES

Il n'y avait là rien à raconter.

SMILIS

Rien à raconter ? Cet affreux danger ! Et ce beau courage ! Dieu ! Je tremble encore rien que d'y penser)

1190

GEORGES

Tout autre à ma place...

SMILIS

Eh ! Qu'importe un autre ! Ah ! Que j'ai eu peur !... Comme si la chose se passait devant moi ! Cette poudrière sous vos pieds... Cet homme, fou d'épouvante, les vêtements en feu !... Et vous avez été blessé ?

GEORGES

Non, non.

1195

(Elle chancelle en murmurant :)

(Georges la soutient dans ses bras ; elle ferme à demi les yeux ; Georges, irrésistiblement attiré, effleure de ses lèvres les cheveux de Smilis qui revient alors

ACTE TROISIÈME · SCÈNE XVI

brusquement à elle, se détache de lui, le regarde, et s'enfuit aussitôt comme épouvantée par l'amour qui vient de lui être révélé.)

SMILIS (*prenant à Georges sa main blessée qu'il s'efforce de retirer*)

Du sang ! Il est blessé !

SCÈNE XVII

(Avec un geste de désespoir.)

GEORGES (*seul*)

Ah !... Et moi... moi, qui tout à l'heure encore me croyais si sûr de moi-même !... Ah !...

SCÈNE XVIII

Georges, L'Amiral.

L'AMIRAL

Mon cher Georges, vous irez tout à l'heure, à l'état major de la flotte...
Mais, qu'avez-vous donc, mon ami ?...

1200

GEORGES

Pardonnez-moi, Amiral... Je ne sais... Je...

L'AMIRAL (*vivement*)

Est-ce quelque chagrin, et ne puis-je vous aider, ne fût-ce que d'un conseil ?

GEORGES *(prenant une résolution)*

Amiral, ma loyauté se doit toute à la vôtre !...

1205

L'AMIRAL

Je ne vous comprends pas !

GEORGES

Si j'étais libre de vous quitter, ce serait fait ; mais mon devoir d'officier m'attache à vos côtés ; vous seul pouvez me délier...

L'AMIRAL

Expliquez-vous.

(Georges attend la réponse de l'Amiral, - debout au milieu de la scène. L'Amiral, qui a reçu l'aveu de Georges avec un mouvement de douleur et de colère aussitôt réprimé, demeure un instant immobile, puis se promène quelque temps d'un bout à l'autre de la scène comme un officier sur la dunette, les mains derrière le dos.)

GEORGES

Amiral, on n'est pas maître de ses sentiments... J'aime votre femme !

1210

L'AMIRAL *(avec le ton ferme et calme du commandement)*

Monsieur le lieutenant de vaisseau, vous irez à cinq heures à l'état-major de la flotte, vous transmettez les ordres pour demain, tels que nous les avons réglés... On devra faire préparer les postes de mouillage pour les six navires de l'escadre qui entreront en rade demain matin à cinq heures... Le pavillon Amiral flottera sur l'Atalante, où se trouve l'Amiral Clément... J'accepte pour demain l'invitation de l'Amiral et je me ren-

1215

drai à son bord, accompagné du commandant Richard et de vous... Allez.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Smilis, Martin, qui balance le hamac.

SMILIS (*chantant*)

Il fit monter la belle Sur un vaisseau tout d'or... Ah ! Berce ! Berce ! Ah !
Berce encor, Dit-elle, Dit-elle. ¹²²⁰

MARTIN

Est-ce que vous la trouvez bien gaie, cette chanson, pour la répéter si souvent depuis ce matin ?... Toutes celles que vous choisissez sont toujours faites pour porter le diable en terre.

SMILIS

Ah berce, berce et chante Le nom de mon ami. Hélas ! Tu me l'as endormi, Méchante, Méchante ! ¹²²⁵

MARTIN

Vous en parliez assez souvent, autrefois, des bois, des fleurs, de la mer !... Eh bien ! La voilà, la mer, et le reste ! Et Dieu merci, c'est assez joli Et, elle est assez près, la mer !... Et cette terrasse ! Un vrai balcon au-dessus de l'eau ! Et à une belle hauteur Tellement qu'on se croirait dans le royaume du père La Lune, autrement dit le haut de la mâture ! Il ¹²³⁰

y pourtant là de quoi se distraire, rien qu'à regarder !... Des chansons, vous en savez trop, et de tant vous répéter ce qu'elles racontent, cela vous entretient dans vos rêveries de malade. L'Amiral le dit : il a raison.

(Elle se lève, aidée de Martin.)

SMILIS

Je veux, n'ayant au monde Que mon chagrin d'amour, Je veux
m'endormir à mon tour, Sous l'onde, Sous l'onde ! Celle-là, c'est toi qui
me l'as apprise. Ne m'as-tu pas conté que c'est avec ces couplets que tu
essayas de m'endormir pour la première fois, quand j'étais toute petite.

1235

MARTIN

J'en conviens, j'en conviens Ça n'est peut-être pas une raison pour la
chanter aujourd'hui à tout propos ! Il y a des moments où les chansons
deviennent plus tristes, parce qu'elles semblent se rapporter aux gens
qui les disent... Votre santé inquiète l'Amiral ; moi, la sienne aussi me
tourmente ! Depuis plus d'un mois que nous sommes à la campagne,
vous êtes là tous deux à regarder la mer comme des gens à qui elle a
tout pris, et qui attendent sur le bord un bateau qui ne reviendra ja-
mais !... Voilà pourquoi je n'aime pas vos chansons !

1240

1245

SMILIS

Tu deviens bien méchant pour moi, Martin. Voilà que tu me reprends
mes chansons, à présent.

(Il s'éloigne comme pour sortir.)

MARTIN

Moi ! Je reprends quelque chose !... Moi, je serais méchant pour vous !...
Je ne vous reprends rien ; chantez ! Chantez ! Le bon Dieu m'est témoin

1250

que je me jetterais à la mer pour vous aller pêcher les étoiles !... Quant à les rapporter, par exemple, c'est une autre affaire ! Après tout, voilà l'histoire : il n'y en a pas d'autre ! On ne sait jamais ce que vous voulez ! l'impossible, quoi ! des bêtises !... Moi, je fais ce que je peux.

SMILIS

C'est vrai, Martin ; aussi, je t'aime !...

1255

(Revenant.)

MARTIN (s'arrêtant)

Le voilà, le mot qui fait tout faire... même les grosses bêtises. Tenez, quand on est jeune, on croit que c'est difficile de mourir et même impossible !... Mais regardez la grosse madame Nerval : elle semblait d'assez forte santé, celle-là ! Eh bien ! Elle a passé ! C'est pour dire qu'on meurt ; que c'est dans les choses possibles, et que vous devriez bien - pour vous-même et aussi pour lui, - être un peu plus souvent de bonne humeur.

1260

SMILIS

Tu as raison, Martin, mais comment faire ?

MARTIN

Comment faire ?... Il y avait pourtant des gens qui avaient la bonne chance de vous voir sourire, dès qu'ils arrivaient, du temps que nous étions à la Préfecture... Pour ceux-là, on savait sourire, - des yeux et de la bouche ! on n'avait pas besoin de s'apprendre à l'avance !... Seulement, ils ne viennent pas ici, ceux-là. Il paraît qu'ils ont leurs raisons ; ils se font toutes les semaines excuser par leur oncle... Il y a beaucoup de travail à la Préfecture !... Mais l'oncle vient, et, comme c'est l'oncle,

1265

1270

c'est déjà un grand bonheur, et on sait lui sourire, à lui, dès qu'on l'aperçoit au bout de l'allée !...

SMILIS (*se levant*)

Martin !

MARTIN

Martin ! Cette vieille bête de Martin se fait entendre, à ce que je vois !... On est ici avec les deux vieux et on s'ennuie ! Les vieux sont devenus ennuyeux et on ne le leur cache pas ! Oh ! pour moi, ça m'est égal, quoique ça me soit pénible. On s'habitue. Mais l'autre, vous n'y pensez donc pas ? Il est malade ! Les médecins disent : il travaille trop ! Et je dis, moi, que ça doit être aussi un peu pour oublier, en travaillant, le chagrin qui est en lui.

1275

1280

SMILIS

Crois-tu cela, vraiment ?

MARTIN

Je ne dis pas que je le crois, mais enfin ! C'est bon à vous dire !... Et, dans le temps qu'il se fait du mauvais sang en pensant à vous, je m'en fais, moi, en pensant à lui ! Car il ne faut pas croire que je n'aime plus que vous toute seule ! J'ai les deux à aimer, moi ! Oui, moi, Martin, qu'on finira par oublier tout à fait, si je ne crie pas un peu ! Et je l'aime, lui, comme je vous aime, autant, et peut-être davantage ! Hum !... Et pourquoi pas ? Depuis plus longtemps, en tout cas !... Et vous n'étiez pas née, que je l'aimais déjà ! Et il a plus besoin d'être aimé que vous, lui, maintenant... Oh ! Il ne faudrait pas être jalouse !... La jalousie, ça fait trop de mal !... Tenez, faut-il vous dire toute mon idée ?...

1285

1290

SMILIS

Oui, oui... Martin ! Dis-moi toute ta pensée...

MARTIN

Vous ne me bouderez pas ?

SMILIS

Parle, Martin, je t'en supplie !...

MARTIN

Eh bien, il doit être jaloux !... Eh oui ! Il est jaloux ! Puisque je le suis, moi !... Je l'étais tellement à Toulon, que le service de Chine, où l'on servait le café à monsieur l'aide de camp, est tout dépareillé !... Ce jeune homme me faisait trembler les mains. La jalousie, ça ne vaut rien pour la porcelaine !... Il ne faut pas nous en vouloir !... Ça n'est pas le plaisir qu'un autre peut vous faire qui nous fait de la peine... mais c'est l'idée que nous ne pouvons pas, à nous deux, vous faire le même plaisir !... Est-ce que vous me boudez ?...

1295

1300

SMILIS *(avec fermeté)*

Non, Martin, non, au contraire, je te remercie !

(Il sort.)

MARTIN

Après ça, si je vous avais fait de la peine, vous savez, ça serait par bêtise... Tiens ! J'entends la voiture... Ça n'est pourtant pas l'heure où il arrive de la Préfecture... Le canon du port n'a pas encore tiré. - C'est lui !... C'est l'Amiral... Souriez donc, pour le voir sourire !

1305

SCÈNE II

L'Amiral, Smilis.

L'AMIRAL *(petite tenue)*

Comment vas-tu ce soir, ma chère enfant ?

SMILIS

Bien, mon ami, mais vous ?

1310

L'AMIRAL

Quand reverrai-je un peu de rose sur cette joue, ton frais sourire d'autrefois ?...

SMILIS

Je souris, voyez.

L'AMIRAL

Mais d'un air si triste ! Et ta lèvre est pâle...

SMILIS

Non, je vais mieux, mais vous, mon ami ? Martin m'a fait de la peine. Il s'inquiète toujours davantage de votre santé.

1315

L'AMIRAL

Moi ?... Eh ! Mon Dieu !... Les soldats vivent bien portants avec d'anciennes blessures, - puis, un jour, l'ancienne blessure se rouvre... Oh ! Ne t'effraie pas ! La vieillesse n'est pas une si bonne chose.... J'ai vu Reynal, ce matin, tu sais, le grand chef, l'Amiral de la médecine...

1320

SMILIS

Eh bien ?...

L'AMIRAL

Eh bien ! Il prétend que je dois renoncer à mes travaux comme d'autres au tabac ; c'est un peu dur !

SMILIS

Il faut le faire !

L'AMIRAL

Voyons, ma chérie, admetts-tu qu'on déserte son poste ? Un savant a son ¹³²⁵
courage à lui, son honneur, ses périls, comme un soldat !

SMILIS *(près de pleurer)*

Le bon soldat a droit au repos.

L'AMIRAL *(la prenant sur ses genoux)*

Nous n'allons pas pleurer, j'espère ! Tu n'es plus une enfant, voyons !...
Tu te rappelles, sur nos grands navires, comme nous n'avions pas
peur... Toi non plus, n'est-ce pas ? Ni du vent, ni de l'eau, ni du ciel, de ¹³³⁰
rien !... Eh bien ! La mort, tranquillement chez soi, entouré de ce qu'on
aime, c'est encore plus simple, c'est encore moins effrayant !... Je te dis
ce qu'il faut que je te dise !

SMILIS

Oh ! Ne parlez plus de cela !

L'AMIRAL

Et je ne veux pas de chagrin, entends-tu ? Quand tu es gaie, je le suis
bientôt... Que tu sois heureuse, je ne veux pas autre chose, en vérité, pas
autre chose !... Et quand je serais là sous la terre, entends-tu bien ?
quand même je serais mort, toutes les fois que tu serais contente, tu
pourrais dire : « Il me voit gaie, il est heureux !... » Rappelle-toi !... Je
t'ai dit cela déjà ; ne l'oublie jamais !...

1335

1340

SMILIS

Oh ! Ne dites plus de ces choses !...

L'AMIRAL *(se levant, avec gaieté)*

Tu as raison ! Ta santé, ton bonheur, m'aideront à guérir... Ces méde-
cins, voyons, est-ce qu'ils savent au juste ?... Beaucoup sont bien vi-
vants qu'ils avaient condamnés. Sois tranquille !... Je compte bien vivre.

(Elle s'appuie à son épaule.)

SMILIS *(tendrement)*

Longtemps ! Oh ! Bien longtemps !

1345

L'AMIRAL

Chère adorée ! - Tu ne sais pas ? Il faut aller te faire belle... Richard va
venir !... Tu ne réponds rien ? D'ordinaire, l'arrivée de notre ami te fait
plus de joie... Parle donc !

SMILIS

Vous souffrez !... Je ne puis pas avoir de joie !

L'AMIRAL

Tu m'aimes donc toujours bien ?

1350

SMILIS

Toujours !... Toujours !...

(À part.)

(Se dégageant d'elle.)

(Elle entre dans la maison. Demeuré seul, l'Amiral, comme pris d'une faiblesse, se laisse tomber dans un fauteuil.)

L'AMIRAL

Quand tu me le dis, je ne souffre plus ! J'oublie ! Allons !... Allons !...
Ces émotions te fatiguent... Moi aussi. Va te faire belle : une femme doit être un peu coquette ; va !...

SCÈNE III

L'Amiral, Martin.

1355

(Avec inquiétude.)

MARTIN

Amiral, voici le commandant Richard. Amiral !...

(Martin sort.)

L'AMIRAL *(se levant)*

Ce n'est rien !...

SCÈNE IV

L'Amiral, Richard.

L'AMIRAL

Ah ! Te voilà, beau commandant !

RICHARD

Oui, je viens, de quitter mon bateau. J'ai sauté du canot en voiture. J'ai à
te parler, Kerguen. ¹³⁶⁰

L'AMIRAL

J'ai donc à t'écouter, Richard.

RICHARD

Tu me rendras cette justice que j'avais prévu ce qui arrive, que je t'avais
averti, et que, si les choses en sont là, ce n'est pas ma faute !

L'AMIRAL

Tu es un sage ! De quoi est-il question ?

¹³⁶⁵

RICHARD

Georges aime Smilis !

L'AMIRAL

Ah ! Bah !

RICHARD

Mais il l'aime passionnément !

L'AMIRAL

Comme on doit aimer...

RICHARD

À ce point qu'il ne veut plus la voir !

1370

L'AMIRAL

J'y comptais bien !

(Il lui remet une lettre ouverte.)

RICHARD

Et qu'il m'a chargé de lui obtenir une permutation avec n'importe qui...
Il veut aller au Sénégal, en pleine fièvre jaune !.. Enfin, il faut ton
consentement, et tu vas donner, ici, ta signature. C'est sa demande au
ministre.

1375

L'AMIRAL *(rejetant sur la table la lettre qu'il a parcourue)*

Rassure-toi, Richard, il ne partira pas...

RICHARD

De mieux en mieux ! Pourquoi cela ?

(Avec dureté.)

(Mouvement de Richard.)

L'AMIRAL

Mais, est-ce qu'elle l'aime, - elle ?... Et si elle ne l'aime pas, que m'importe ! Crois-tu m'apprendre les sentiments de Georges ? Il me les a lui-même virilement avoués ! Et c'est alors que j'ai emmené ici ma pauvre enfant... Je les ai séparés... Eh bien, elle a pour lui beaucoup d'amitié, elle le regrette certainement un peu, elle est souvent triste, parce qu'en vérité notre vie est trop solitaire. Elle s'ennuie peut-être !... Mais rien ne me dit qu'elle aime Georges. Pourquoi donc le faire partir ?

1380

RICHARD

L'éloignement est le grand remède. Je veux qu'il parte : il souffrira moins.

1385

L'AMIRAL *(amèrement)*

Tu as souffert quinze ans aux colonies. Pourquoi y restais-tu ?

RICHARD *(surpris)*

C'était très différent ! Mon métier de marin...

L'AMIRAL

Eh bien, qu'il reste et qu'il souffre ! C'est son métier d'homme.

RICHARD

J'exige, entends-tu, le départ de Georges.

1390

L'AMIRAL

Et moi, Commandant, jusqu'à nouvel ordre, je vous le refuse !

RICHARD *(irrité)*

En vérité !... Peux-tu m'expliquer ta conduite ?

(Mouvement de Richard.)

L'AMIRAL *(après réflexion)*

Je crois, en effet, le moment venu, puisque tu veux absolument qu'il parte !... Écoute ceci, Richard : il y a longtemps que je me suis dit à moi-même ce que tu me répétais l'autre jour encore : le coeur de l'enfant reste libre ; elle aimera !... Et je n'ai pas éloigné ton neveu ! Ai-je souhaité qu'il l'aime et qu'elle l'aime ? Je ne peux pas le dire... par moments peut-être... Je n'en sais rien ! - J'ai souhaité sûrement que, si elle venait à aimer, - ce fût lui !...

1395

RICHARD

Kerguen !

1400

(Avec effort.)

L'AMIRAL

Et si enfin elle l'aime, - et voilà ce qui me reste à savoir, - alors, n'ayant plus rien à craindre, plus rien à espérer... Oui, je serai heureux !

RICHARD

Heureux ! - Deviens-tu fou ? - Comment et pourquoi ?

L'AMIRAL

Parce qu'elle a droit à la liberté, à l'amour, au bonheur, et que je l'aime assez pour vouloir les lui rendre : je les lui ai volés ! Parce que, maintenant, je les lui dois deux fois : comme père, et comme larron ! Parce que toutes les pensées terribles qui criaient en moi, souviens t'en, - la nuit de mes noces, - sont devenues les compagnes muettes mais inséparables... de ma vie, et s'appellent des remords ! Parce que, depuis ce moment, Richard, je n'ai plus osé regarder droit au fond de tes yeux où l'amitié voile le reproche !... Parce qu'enfin j'ai été père indigne, - et que j'ai besoin de ma dignité !...

RICHARD

Non, je ne peux pas croire...

L'AMIRAL

La nuit où je t'ai dit mon malheur irréparable, ne m'avais-tu pas conseillé la volonté ?

RICHARD

Pas celle-là !

L'AMIRAL

La plus forte, je pense, - la plus bienfaisante !

RICHARD

Je ne vois pas le bienfait !

L'AMIRAL

Peux-tu donc penser que je les ai conduits jusque-là comme au bord d'un abîme, pour les précipiter ?... Et toi qui as su voir où allaient ces jeunes gens, tu ne vois donc pas où je vais ?

1420

RICHARD *(après l'avoir examiné, commençant un cri)*

A[h]...

L'AMIRAL

Tais-toi, malheureux ! Songe donc ! si on me soupçonnait... ! Je ne pourrais donc plus ni vivre ni mourir ! - L'oeuvre est commencée ; il faut qu'elle serve.

1425

RICHARD

Ainsi, tu t'es condamné et frappé d'avance !

L'AMIRAL

L'amour et la mort étaient inévitables. J'ai préparé tout le monde à l'idée de ma fin...

RICHARD

La chimie ?... Les laboratoires ?...

L'AMIRAL

Des armes chargées, toujours sous ma main !

1430

RICHARD

Et tu as compté sur moi !

L'AMIRAL

Sur qui donc compterais-je ?... Tu comprends, à présent ? S'il est aimé....
Comment ne te l'a-t-il pas dit ? Voyons, tu ne sais rien ?

RICHARD (*Brusque*)

Je ne sais rien !

L'AMIRAL

Oh ! Ne crains plus ma jalousie ! J'en suis le maître. C'est le renard du Spartiate. Elle mord.... Mais je la tiens ! - Dis-moi... Smilis ?... L'aime-t-elle ? 1435

RICHARD (*amèrement*)

Il fallait le lui demander !

(*Avec une sorte de honte.*)

L'AMIRAL

J'y ai pensé ! Mais le coeur est faible : je préférerais espérer ! Ah ! Qu'elle l'aime ! Je n'attends plus que cela !... La voici, Richard... Il faut que je sache ! C'est elle qui va prononcer. 1440

RICHARD

Et moi je vais lui dire... Oui, c'est là le moyen !... Je vais te dévoiler.

L'AMIRAL (*regardant Smilis qui descend le perron*)

À elle ? - Essaie !

SCÈNE V

Les mêmes, Smilis.

(Un court silence ; l'Amiral sourit.)

L'AMIRAL

Ma chère enfant, le commandant voudrait te parler... Mais il craint de te¹⁴⁴⁵
faire du chagrin.. C'est donc moi qui dirai sa mauvaise nouvelle : notre
ami Georges veut nous quitter... Il part demain.

SMILIS *(à Richard)*

Ah ! Monsieur Georges... part ?

RICHARD

Oui.

SMILIS

Va-t-il... loin ?

1450

RICHARD

Au Sénégal...

L'AMIRAL

Sous un climat meurtrier.

SMILIS

Oh ! Mon Dieu !

(Un silence. Tout à coup, avec un sanglot étouffé, elle cache sa tête dans les bras de l'Amiral.)

(À part.)

(Haut.)

L'AMIRAL

C'est deux ans d'absence... Ne pleure pas ! Ne pleure pas ! Tes pleurs me tuent ! Cela fait plus de mal que je croyais ! Console-toi : il ne partira pas. J'empêcherai qu'il parte. Et sais-tu pourquoi, ma chérie ?... Je suis si malade !... Je vais te manquer d'un instant à l'autre ! Et je veux que ceux que tu aimes soient là, tout près de toi, quand je n'y serai plus, - bientôt !

RICHARD

Il partira, pourtant ! C'est son devoir !

(À l'Amiral.)

(Avec fermeté.)

(Elle s'éloigne précipitamment pour cacher l'émotion de l'aveu. L'Amiral jette un long regard dans la maison où elle est entrée, puis revient lentement vers Richard, qui l'attend, les bras croisés. L'Amiral lui présente un pli cacheté que Richard accepte d'abord sans comprendre.)

SMILIS *(relevant la tête)*

Son devoir !... Ah ! Oui !... Pardonnez-moi ! Dans le premier moment, la surprise, c'est vrai... Mais, au contraire, il faut qu'il parte, il doit partir, il a raison ! Et je vous le demande aussi !

SCÈNE VI

L'Amiral, Richard.

(Avec autorité :)

(Richard met le pli dans sa poche.)

L'AMIRAL

Voici mon testament, - les instructions dernières... Les suprêmes précautions. Ordre secret. À décacheter au large.

1465

RICHARD *(qui a hésité, revenant à lui-même)*

Non !... Il y a de mauvais dévouements ! Je rendrai le tien inutile !
J'interdirai à Georges d'être heureux à ce prix !

L'AMIRAL *(violemment)*

Qui t'a parlé de Georges ? Et quel est ce mot : dévouement ? C'est pour moi aussi que je meurs !

1470

RICHARD

Toi ! Toi ! Est-il possible !... Un mari qui se sacrifie !

L'AMIRAL *(vivement)*

...Un père qui marie sa fille, et qui n'a, - par sa faute ! - Qu'un moyen de la marier !

RICHARD

Devant Dieu, - je ne serai pas ton complice !

L'AMIRAL

Mais elle l'aime, Richard, elle se meurt, entends-tu ? Elle se meurt de tristesse ! C'est ma vie qui la tue ; je meurs pour qu'elle vive ! Ce n'est pas un suicide : - c'est une mort qui sauve ; - c'est un rachat !

1475

RICHARD

Un soldat ne se tue pas !

L'AMIRAL

Ne se fait-il pas sauter, quand il a jugé sa mort nécessaire ?

RICHARD *(avec désespoir)*

Ah ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

1480

(D'un ton ferme et simple.)

L'AMIRAL

Voyons, Richard ! Ton métier de marin n'est-il pas de mourir, seul à ton bord, pour sauver le dernier de tes hommes ?... Regarde tes insignes, regarde les miens. En les prenant ce matin, je pensais à ce jour, - tu étais mon second, - où nous jugeâmes le bateau perdu... Désespéré, ne gouvernant plus, il allait à la côte, sur des falaises droites, invinciblement. Nous dûmes : « Il y en a pour une heure. » Alors, suivant notre vieille tradition, l'état-major descendit prendre la grande tenue, l'habit, l'épée, le costume de bal et de fête,- pour recevoir la mort, lui faire honneur, montrer aux hommes qu'on ne la craint pas, qu'on sait lui sourire. Dix officiers périrent. - Je pensais à cela tout à l'heure en regardant ma manche étoilée !... Richard, on va mourir ici... Embrasse- moi ! - Adieu, mon vieux camarade !

1485

1490

(Se dégageant.)

(L'Amiral porte sa bague à ses lèvres. - Richard apercevant le geste de l'Amiral.)

RICHARD *(tombant dans tes bras de l'Amiral)*

Ah ! Mon vieil ami ! Mais non, non, c'est impossible ! Qu'as-tu fait ?

L'AMIRAL *(lui montrant son anneau)*

C'est fini. Vois.

RICHARD

Ah !

1495

L'AMIRAL *(d'une voix très basse)*

Oui, tout est là : la faute, - et l'expiation !...

RICHARD *(appelant)*

Martin !...

L'AMIRAL

À la mer, mon secret, à la mer ! Là, là, elle est profonde !

RICHARD *(appelant)*

Martin !...

(Il revient.)

(- Immobile et debout, quoique chancelant, la main dans la main de Richard.)

ACTE QUATRIÈME · SCÈNE VI

(S'appuyant sur Richard.)

(Il s'assied épuisé.)

(Richard fait signe que oui. - Martin entre.)

L'AMIRAL *(il va au fond, et, tendant le bras par-dessus la balustrade, il laisse tomber son anneau à la mer)*

Richard, à moi ! Ta main ! Le bateau coule !... J'ai consacré ma vie à
mon pays, Richard... Je peux bien faire cela pour mon enfant ! Mon se- 1500
cret,... son bonheur,... je te l'ai confié. Tu y veilleras ! Il faut nous quit-
ter, mon pauvre Martin !

SCÈNE VII

Les mêmes, Martin, puis Smilis.

MARTIN

Que me dit-il là ?... Ah ! mon Dieu, c'est vrai !... Comme ça ? tout de 1505
suite ? Ça n'est pas possible ! C'est moi le vieux : mon tour est avant !

(Martin s'agenouille et l'embrasse. L'Amiral, le repoussant avec fermeté.)

(S'inclinant vers lui et désignant Richard.)

(Mouvement de Martin.)

L'AMIRAL

Est-ce que tu vas pleurer, à présent, imbécile ? - Richard m'a dit adieu :
embrasse-moi aussi. Et ne m'attendris pas !... Voici mon second : je lui

ai remis le commandement ; il te dira ce que tu auras à faire... Plus un mot !

1510

(On entend un coup de canon.)

MARTIN *(se relevant, ferme, du ton de la subordination)*

Oui, Amiral !

(À Richard.)

(Souriant avec un pressentiment.)

(Richard et Martin veulent le soutenir. Il les repousse et marche, les bras tendus vers Smilis qui descend le perron.)

L'AMIRAL *(se levant avec effort)*

Salut pour les couleurs !... C'est la dernière fois ! Tu les verras demain, sur la rade, au soleil, au bruit du canon, dans la fumée, - tous les pavillons en berne !... C'est le deuil-Amiral. Saluez !... Je ne la verrai plus !... La Voici ! Dieu est bon !... Smilis !...

1515